THÉATRE

DE

VOLTAIRE,

Augmenté de deux Pieces selon l'Edition de Londres

TOME HUITIEME.



FLORENCE

CHEZ V. PETRIGNANI, ET COMP.

1821.

THÉATRE

DE

VOLTAIRE.



ERYPHILE,

TRAGÉDIE.

Représentée le 16 *Mars* 1778.

L'auteur s'était opposé à ce que cette Piece fût imprimée de son vivant.

PERSONNAGES.

ERIPHILE, Reine d'Argos.
THEANDRE, Ministre de la Reine.
ALCMEON, inconnu, devenu Commandant sous Hermogide.
LE GRAND-PRETRE de Iupiter.
HERMOGIDE, prétendant au Trône d'Argos.
ZELONIDE, Confidente de la Reine.
POLEMON, Confidente de la Reine.
EUPHORBE, Confident d'Hermogide.
Suite d'Argiens.

La Scene est dans un Sallon de l'ancien Palais de Costantin

ERYPHILE,

TRAGÉDIE. (1)

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Allez, ministres saints, annoncez à la terre
La justice du ciel et la fin de la guerre.
Des pompes de la paix que ces murs soient parés.
Quelle paix! dieux vengeurs!... Théandre, demeurez.
Le sort va s'accomplir: la sagesse éternelle
A béni de vos soins la piété fidele.
Alcméon désormais est le soutien d'Argos:
La victoire a suivi le char de ce héros,
Et lorsque devant lui deux rois vaincus fléchissent,
De sa gloire sur vous les rayons rejaillissent:

(1) On a indiqué par des astériques (*) les vers d'Eryphile que Voltaire a placés dans d'autres tragédies.

Alcméon dans Argos passe pour votre fils.

THEANDRE.

Depuis qu'entre mes mains cet enfant fut rémis,
Ses vertus m'ont donné des entrailles de père.
Je m'indigne en secret de son destin sévère;
J'ose accuser des dieux l'irrévocable loi
Qui le fit naître esclave avec l'ame d'un roi;
Qui se plut à produire au soin de la bassesse
Le plus grand des héros dont s'honora la Grece.

LE GAND-PRÊTRE.

Aux yeux des immortels, et devant leur splendeur,
Il n'est point de bassesse, il n'est point de grandeur;
Le plus vil des humains, le roi le plus auguste,
Tout est égal pour eux: rien n'est grand que le juste.
Quels que soient ses ayeux, les destins aujourd'hui
De leurs ordres sacrés se reposent sur lui.
Songez à cet oracle, à cette loi suprême
Que la reine autrefois a reçu des dieux même:
« Lorsqu'en un même jour deux rois seront vaincus,
« Tes mains prépareront un second hyménée;
« Ces temps, ce jour affreux, feront la destinée
« Et des peuples d'Argos, et du sang d'Inachus ».
Ce jour est arrivé : votre éleve intrépide
A vaincu les deux rois de Pilos et d'Elide.
Tous vos chefs divisés qui désolaient Argos,
Ce puissant Hermogide, et tous ces rois rivaux,
Dans un ombre de paix ont assoupi leur haine;
Ils ont remis leur sort à la voix de la reine;

Et l'hymen d'Eryphile est bientôt déclaré.
Vous, si du dernier roi le nom vous est sacré ;
D'Amphiaraüs encor si vous aimez la gloire ;
Si ce roi malheureux vit dans votre mémoire,
Dans le coeur d'Alcméon gravez ces sentimens ;
Conduisez sa vertu... mais tremblez...,

THEANDRE.

Dieux puissans,
Que nous annoncez-vous ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Voici le jour peut-être
Qui va redemander le sang de votre maître.
La vengeance implacable, et qui marche à pas lents,
Descend du haut des cieux après plus de quinze ans.
Gardez que d'Alcméon le courage inutile
Contre ces dieux vengeurs ne protege Eryphile.

THEANDRE.

Quoi! ce jour qui semblait marqué par leurs bienfaits....

LE GRAND-PRÊTRE.

Jamais jour ne sera plus terrible aux forfaits:
Il faut d'Amphiaraüs venger la mort funeste ;
Dans une obscure nuit les dieux cachent le reste.

THEANDRE.

Il n'est donc que trop vrai : ce prince infortuné,
Ce grand Amphiaraüs, est mort assassiné.
Quoi ! sa femme elle-même aurait pu.... la barbare !
Hélas ! quand de bons rois le ciel toujours avare
A ses tristes sujets ravit Amphiaraüs,

Il m'en souvient assez : un murmure confus,
Quelques secretes voix, que je croyais à peine,
De cette mort funeste osaient charger la reine.
Mais quel mortel hardi pouvait jeter les yeux
Dans la nuit qui couvrait ce mystère odieux ?
Nos timides soupçons ont tremblé de paraître ;
Ce bruit s'est dissipé.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel l'a fait renaître.
La vérité terrible, avec des yeux vengeurs,
Vient sur l'aile du tems et lit au fond des coeurs.
Son flambeau redoutable éclaire enfin l'abyme
* Où dans l'impunité s'etait caché le crime.

THEANDRE.

O mon maître ! ô grand roi lâchement égorgé !
Je mourrai satisfait si vous êtes vengé.
Comment dois-tu finir, solemnelle journée,
Que le destin fixa pour ce grand hyménée ?
Ah! pour ce nouveau choix quel étrange appareil!
Ce matin, devançant le retour du soleil,
La reine était en pleurs ; interdite, éperdue,
Elle a d'Amphiaraüs embrassé la statue ;
Dans son appartement elle n'osait rentrer :
Une secrete horreur semblait la pénétrer.
Tel est des criminels le partage effroyable :
Ciel ! qu'elle doit souffrir si son coeur est coupable !

LE GRAND-PRÊTRE.

Bientôt de ces horreurs vous serez éclairci.
Suivez-moi dans ce temple.

THEANDRE.

Ah, seigneur, la voici !

SCENE II.

ERYPHILE, ZELONIDE, LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, SUITE DE LA REINE.

ZELONIDE, *à la reine.*

* PRINCESSE, rappellez votre force première;
* Que vos yeux sans frémir s'ouvrent à la lumiere.

ERYPHILE.

Ah dieux!

ZELONIDE.

Puissent ces dieux dissiper votre effroi!

ERYPHILE, *au grand-prêtre*,

* Eh quoi, ministre saint, vous fuyez devant moi!
Demeurez, secourez votre reine éperdue;
Ecartez cette main sur ma tête étendue.
Un spectre épouvantable en tous lieux me poursuit:
Les dieux l'ont déchaîné de l'éternelle nuit.
* Je l'ai vu; ce n'est point une erreur passagère
* Que produit du sommeil la vapeur mensongère;
* Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,
* N'a point sur mon esprit répandu ses erreurs.
Je l'ai vu, je le vois.... cette image effrayante
A mes sens égarés demeure encor presente
Du sein de ces tombeaux de cent rois mes ayeux,
Il a percé l'abyme, il marche dans ces lieux.
Ces voiles malheureux, qu'ici l'hymen m'apprête,
Sanglans et déchirés semblaient couvrir sa tête,
Et cachaient son visage à mon oeil alarmé;
D'un glaive étincelant son bras était armé.

J'entends encor ses cris et ses plaintes funestes.
Vous, confident sacré des volontés célestes,
Répondez; Quel est donc ce fantôme cruel?
Est-ce un dieu des enfers, ou l'ombre d'un mortel?
* Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
* Dont le ciel sépara l'enfer et la lumière?
* Les mânes des humains, malgré l'arrêt du sort,
* Peuvent-ils revenir du séjour de la mort?

LE GRAND-PRÊTRE.

* Oui, du ciel quelquefois la justice suprême
* Suspend l'ordre éternel établi par lui-même.
* Il permet à la mort d'interrompre ses loix
* Pour l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

ERYPHILE.

Hélas! lorsque le ciel à vos autels m'entraîne,
Et d'un second hymen me fait subir la chaîne
M'annonce-t-il la mort? ou défend-il mes jours?
S'arme-t-il pour ma perte, ou bien pour mon secours?
Que veut cet habitant du ténébreux abyme?
Que vient-il m'annoncer?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vient punir le crime.
(*Il sort.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ERYPHILE.

Quelle réponse, ô ciel! et quel présage affreux!

ZELONIDE.

Ce jour semblait pour vous des jours le plus heureux.
De ces rois ennemis l'audace est confondue;
Par les mains d'Alcméon la paix vous est rendue:
Ces princes qui briguaient l'empire et votre main
D'un mot de votre bouche attendent leur destin.

ERYPHILE.

Le bras d'Alcméon seul a fait tous ces miracles.

ZELONIDE.

Les destins à vos voeux ne mettront plus d'obstacles.
Songez à votre gloire, à tous ces rois rivaux,
A l'hymen qui pour vous rallume ses flambeaux.

ERYPHILE.

Moi, rallumer encor ces flammes détestées!
Moi, porter aux autels des mains ensanglantées!
Moi, choisir un époux! ce nom cher et sacré
Par ma faiblesse horrible est trop deshonoré.
Qu'on détruise à jamais ces pompes solennelles;
Quelles mains s'uniraient à mes mains criminelles!
Je ne puis...

ZELONIDE.

Rassurez votre coeur éperdu:
Hermogide bientôt...

ERYPHILE.

Quel nom prononces-tu?
Hermogide, grands dieux! lui de qui la furie
Empoisonna les jours de ma fatale vie;
Hermogide! ah! sans lui, sans ses coupables feux,
Mon coeur, mon triste coeur eût été vertueux.

ZELONIDE.

Quel trouble vous saisit? quel remords vous tourmente?

ERYPHILE.

Pardonne, Amphiaraüs! pardonne, ombre sanglante!
Cesse de m'effrayer du sein de ce tombeau;
Je n'ai point dans tes flancs enfoncé le couteau,
Je n'ai point consenti... Que dis-je? misérable!

ZELONIDE.

Quoi, vous! de quels forfaits seriez-vous donc coupable?

ERYPHILE.

Je n'ai pu jusqu'ici t'avouer tant d'horreurs:
Les malheureux sans peine exhalent leurs douleurs,
Mais, hélas! qu'il en coûte à déclarer sa honte!

ZELONIDE.

Une douleur injuste, un vain effroi vous dompte;
La vertu la plus pure eut toujours tous vos soins:
Votre coeur n'aime qu'elle.

ERYPHILE.

Il le voudrait dû moins.
Tu n'étais pas à moi lorsqu'un triste hyménée,
Au sage Amphiaraüs unit ma destinée.

ZELONIDE.

Vous sortiez de l'enfance, et de vos heureux jours
Seize printems à peine avaient marqué le cours.

ERYPHILE.

C'est cet âge fatal et sans expérience,
Ouvert aux passions, faible, plein d'imprudence;
C'est cet âge indiscret qui fit tout mon malheur.
Un traître avait surpris le chemin de mon coeur:
Hélas! qui l'aurait cru que ce fier Hermogide,
Race des demi-dieux, issu du sang d'Alcide,
Sous l'appât d'un amour si tendre, si flatteur,
Des plus noirs sentimens cachât la profondeur!
On lui promit ma main: mon coeur faible et sincère,
Dans ses rapides voeux soumis aux lois d'un père
Trompé par son devoir, et trop tôt enflammé,
Brûla pour un barbare indigne d'être aimé;
Et lorsqu'à l'oublier on voulut me contraindre
Mes feux trop allumés ne pouvaient plus s'éteindre.
Amphiaraüs parut, et changea mon destin;
Il obtint de mon père et l'empire et ma main;
Il régna: je l'armai de ce fer redoutable,
Du fer sacré des rois, dont une main coupable
Osa depuis... enfin je lui donnai ma foi:
Je lui devais mon coeur; il n'était plus à moi.
Ingrate à ce héros qui seul m'aurait dû plaire;

Je portais dans ses bras une amour étrangère.
Objet de mes remords, objet de ma pitié,
Demi-dieu dont je fus la coupable moitié,
Quand tu quittas ces lieux, quand ce traître Hermogide
Te fit abandonner les champs de l'Argolide,
Pourquoi le vis-je encor? Trop faible que je suis,
Mon front mal déguisé fit parler mes ennuis:
L'aveugle ambition dont il brûlait dans l'ame
De son fatal amour empoisonna la flamme;
Il entrevit le trône ouvert à ses desirs;
Il expliqua mes pleurs, mes regrets, mes soupirs,
Comme un ordre secret que ma timide bouche
Hésitait de prescrire à sa rage farouche.
Je t'en ai dit assez; et mon époux est mort.

ZELONIDE.

Le roi dans un combat vit terminer son sort?

ERYPHILE.

Argos le croit ainsi; mais une main impie,
Ou plutôt ma faiblesse a terminé sa vie;
Hermogide en secret l'immola sous ses coups:
Le cruel, tout couvert du sang de mon époux,
Vint armé de ce fer, instrument de sa rage,
Qui des droits à l'empire était l'auguste gage,
Et d'un assassinat pour moi seule entrepris
Aux pieds de nos autels il demanda le prix.
Grands dieux, qui m'inspirez des remords légitimes,
Mon coeur, vous le savez, n'est point fait pour les crimes!

Il est né vertueux : je vis avec horreur
Le coupable ennemi qui fut mon séducteur ;
Je détestai l'amour, et le trône, et la vie.

ZELONIDE.

Eh ! ne pouviez-vous point punir sa barbarie ?
Etiez-vous sourde aux cris de ce sang innocent ?

ERYPHILE.

Celui qui le versa fut toujours trop puissant ;
Et son habileté, secondant son audace,
De ce crime aux mortels a dérobé la trace.
Je ne pus que pleurer, me taire, et le haïr.
Le ciel en même tems s'arma pour me punir ;
La main des dieux, sur moi toujours appesantie,
Opprima mes sujets, persécuta ma vie.
Les princes de Cyrrha, d'Elide, et de Pylos,
Se disputaient mon coeur et l'empire d'Argos ;
De nos chefs divisés les brigues et les haines
De l'état qui chancelle embarrassaient les rênes :
Le barbare Hermogide a disputé contre eux
Et le prix de son crime et l'objet de ses feux.
Et moi, sur mon hymen, sur le sort de la guerre,
Je consultai la voix du maître du tonnerre ;
A sa divinité dont ces lieux sont remplis
J'offris en frémissant mon encens et mes cris :
Sans doute tu l'appris ; cet oracle funeste,
Ce triste avant-coureur du châtiment céleste,
Cet oracle me dit de ne choisir un roi
Que quand deux rois vaincus fléchiraient sous ma loi ;
Mais qu'alors, d'un époux vengeant le sang qui crie,
Mon fils, mon propre fils m'arracherait la vie.

ZELONIDE.

Juste ciel ! Eh ! que faire en cette extrémité ?

ERYPHILE.

O mon fils, que de pleurs ton destin m'a coûté !
Trop de crainte peut-être et trop de prévoyance
M'ont fait injustement éloigner son enfance.
Je n'osais ni trancher, ni sauver ses destins ;
J'abandonnai son sort à d'étrangères mains :
Il mourut pour sa mère ; et ma bouche infidele
De son trépas ici répandit la nouvelle.
Je l'arrachai pleurant de mes bras maternels.
Quelle perte, grands dieux! et quels destins cruels!
J'ôte à mon fils le trône, à mon époux la vie ;
Et ma seule faiblesse a fait ma barbarie.
Mais tant d'horreurs encor ne peuvent égaler
Ce détestable hymen dont tu m'oses parler.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE, POLEMON.

ERYPHILE.

Eh bien! cher Polémon, que venez-vous me dire?

POLEMON.

J'apporte à vos genoux les voeux de cet empire;
Son sort dépend de vous; le don de votre foi
Fait la paix de la Grece et le bonheur d'un roi:
Ce long retardement, à vous-même funeste,
De nos divisions peut ranimer le reste.
Euryale, Tydée, et ces rois repoussés,
Vaincus par Alcméon, ne sont point terrassés:
Dans Argos incertain leur parti peut renaître;
Hermogide est puissant; le peuple veut un maître;
Il se plaint, il murmure, et, prompt à s'alarmer,
Bientôt malgré vous-même il pourrait le nommer.
Veuve d'Amphiaraüs, et digne de ce titre,
De ces grands différens et la cause et l'arbitre,
Reine, daignez d'Argos accomplir les souhaits;
Que le droit de régner soit un de vos bienfaits;
Que votre voix décide, et que cet hyménée
De la Grece et de vous regle la destinée.

ERYPHILE.

Pour qui penche ce peuple?

POLEMON.

Il attend votre choix:
Mais on sait qu'Hermogide est du sang de nos rois;
Du souverain pouvoir il est dépositaire:
Cet hymen à l'état semble être nécessaire.

ERYPHILE.

On veut que je l'épouse, et qu'il soit votre roi ?

POLEMON.

Madame, avec respect on suivra votre loi.
Prononcez; un seul mot réglera nos hommages.

ERYPHILE

Mais du peuple Hermogide a-t-il tous les suffrages?

POLEMON.

S'il faut parler, madame, avec sincérité,
Ce prince est dans ces lieux moins cher que redouté:
On croit qu'à son hymen il vous faudra souscrire;
Mais, madame, on le croit plus qu'on ne le desire.

ERYPHILE.

Alcméon ne vient point! l'a-t-on fait avertir?

POLEMON.

Déja du camp, madame, il aura dû partir.

ERYPHILE.

Ce n'est qu'en sa vertu que j'ai quelque espérance;
Puisse-t-il de sa reine embrasser la défense!
Puisse-t-il me sauver de tous mes ennemis!
O dieux de mon époux! et vous, dieux de mon fils.
Prenez de cet état les rênes languissantes;
Remettez-les vous-même en des mains innocentes;
Ou, si dans ce grand jour il me faut déclarer,
Conduisez donc mon coeur, et daignez l'inspirer.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

THEANDRE.

Alcmeon, j'ai pitié de voir tant de faiblesse:
L'erreur qui vous séduit, la douleur qui vous presse,
De vos desirs secrets l'orgueil présomptueux,
Eclatent malgré vous et parlent dans vos yeux;
Et j'ai tremblé cent fois que la reine offensée
Ne punît de vos voeux la fureur insensée.
Qui, vous! jeter sur elle un oeil audacieux?
Vous cherchez à vous perdre. Ah! jeune ambitieux,
Faut-il vous voir ôter par vos fougueux caprices
L'honneur de vos exploits, le fruit de vos services,
Le prix de tant de sang versé dans les combats?

ALCMEON.

Cher ami, pardonnez; je ne me connais pas.
La reine, oui, je l'avoue, oui, sa fatale vue
Porte au fond de mon ame une atteinte inconnue.
Je ne veux point voiler à vos regards discrets
L'erreur de mon jeune âge, et mes troubles secrets:
Je vous dirai bien plus; l'aspect du diadème
Semble emporter mon ame au-delà de moi-même.
J'ignore pour quel roi ce bras a triomphé;
Mais, pressé d'un dépit avec peine étouffé,
A mon coeur étonné c'est un secret outrage

Qu'un autre emporte ici le prix de mon courage;
Que ce trône ébranlé, dont je fus le rempart,
Dépende d'un coup-d'oeil, ou se donne au hasard.
Que dis-je? hélas! peut-être il est le prix du crime!
Mais non, n'écoutons point le transport qui m'anime:
Bannissons loin de moi le funeste soupçon
Qui regue en mon esprit et trouble ma raison.
Ah! si la vertu seule, et non pas la naissance.....

THEANDRE.

Ecoutez: j'ai moi-même élevé votre enfance,
Souffrez-moi quelquefois, généreux Alcméon,
L'autorité d'un père aussi-bien que le nom.
Vous passez pour mon fils; la fortune sévère,
Inégale en ses dons, pour vous marâtre et mère,
De vos jours conservés voulut mêler le fil
De l'éclat le plus grand et du sort le plus vil.
J'ai d'un profond secret couvert votre origine;
Mais vous la connaissez, et cette ame divine,
Du haut de sa fortune et parmi tant d'éclat,
Devrait baisser les yeux sur son premier état.
Gardez que quelque jour cet orgueil téméraire
N'attire sur vous-même une triste lumière,
N'éclaire enfin l'envie, et montre à l'univers
Sous vos lauriers pompeux la honte de vos fers.

ALCMEON.

Ah! c'est ce qui m'accable et qui me désespère.
Il faut rougir de moi, trembler au nom d'un père,
Me cacher par faiblesse aux moindres citoyens,
Et reprocher ma vie à ceux dont je la tiens.
Préjugé malheureux! éclatante chimere

Que l'orgueil inventa, que le faible révère
Par qui je vois languir le mérite abattu
Aux pieds d'un prince indigne, ou d'un grand sans vertu.
* Les mortels sont égaux: ce n'est point la naissance,
* C'est la seule vertu qui fait leur différence;
* C'est elle qui met l'homme au rang des demi-dieux;
* Et qui sert son pays n'a pas besoin d'ayeux.
Princes, rois, la fortune a fait votre partage:
Mes grandeurs sont à moi, mon sort est mon ouvrage;
Et ces fers si honteux, ces fers où je naquis,
Je les ai fait porter aux mains des ennemis.
* Je n'ai plus rien du sang qui m'a donné la vie;
* Il a dans les combats coulé pour la patrie:
* Je vois ce que je suis et non ce que je fus,
* Et crois valoir au moins des rois que j'ai vaincus.

THEANDRE.

Alcméon, croyez-moi, l'orgueil qui vous inspire,
Que je dois condamner, et que pourtant j'admire,
Ce principe éclatant de tant d'exploits fameux,
En vous rendant si grand, vous fait trop malheureux.
Pliez à votre état ce fougueux caractère
Qui, d'un brave guerrier, ferait un téméraire.
C'est un des ennemis qu'il vous faut subjuguer.
Né pour servir le trône et non pour le briguer,
Sachez vous contenter de votre destinée:
D'une gloire assez haute elle est environnée;
N'en recherchez point d'autre. Eh! qui sait si les Dieux,
Qui toujours sur vos pas ont attaché les yeux,

Qui pour venger Argos, et pour calmer la Grece,
Ont voulu vous tirer du sein de la bassesse,
N'ont point encor sur vous quelques secrets desseins?
Peut-être leur vengeance est mise entre vos mains.
Le sang de votre roi dont la terre est fumante
Eleve encore au ciel une voix gémissante;
Sa voix est entendue; et les dieux aujourd'hui
Contre ses assassins se déclarent pour lui:
Le grand prêtre déja voit la foudre allumée,
Qui se cache à nos yeux dans la nue enfermée.
Enfin que feriez-vous si les arrêts du ciel
Vous pressaient de punir un meurtre si cruel?
Si, chargé malgré vous de leur ordre suprême,
Vous vous trouviez entre eux et la reine elle-même?
S'il vous fallait choisir...

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

POLEMON.

La reine en ce moment
Vous mande de l'attendre en cet appartement.
Elle vient: il s'agit du salut de l'empire.

THEANDRE, *à part.*

Prête à nommer un roi, qu'aurait-elle à lui dire?
D'Amphiaraüs, ô dieux? daignez vous souvenir!

ALCMEON.

Pour la dernière fois je vais l'entretenir.

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE.

ERYPHILE.

C'est à vous; Alcméon, c'est à votre victoire
Qu'Argos doit son bonheur; Eryphile, sa gloire.
C'est par vous que, maîtresse et du trône et de moi,
Dans ces murs relevés je puis choisir un roi.
Mais, prête à le nommer, ma juste prévoyance
Veut s'assurer ici de votre obéissance.
J'ai de nommer un roi le dangereux honneur:
Faites plus, Alcméon, soyez son défenseur.

ALCMEON.

D'un prix trop glorieux ma vie est honorée;
A vous servir, madame, elle fut consacrée:
* Je vous devais mon sang; et quand je l'ai versé,
* Puisqu'il coulait pour vous, je fus récompensé.
Mais telle est de mon sort la dure violence,
Qu'il faut que je vous trompe ou que je vous offense.
Reine, je vais parler: des rois humiliés
Briguent votre suffrage et tombent à vos pieds:
Tout vous rit: que pourrais-je, en ce séjour tranquille,
Vous offrir qu'un vain zele et qu'un bras inutile?
Laisssez-moi fuir des lieux où le destin jaloux
Me ferait, malgré moi, trop coupable envers vous.

ERYPHILE.

Vous me quittez! ô dieux! dans quel temps!

ALCMEON.

Les orages
Ont cessé de gronder sur ces heureux rivages ;
Ma main les écarta. La Grece en ce grand jour
Va voir enfin l'hymen, et peut-être l'amour,
Par votre auguste voix nommer un nouveau maître.
Reine, jusqu'aujourd'hui vous avez pu connaître
Quelle fidélité m'attachait à vos loix,
Quel zele inaltérable échauffait mes exploits.
J'espérais à jamais vivre sous votre empire :
Mes voeux pourraient changer, et j'ose ici vous dire
Que cet heureux époux, sur ce trône monté,
Éprouverait en moi moins de fidélité ;
Et qu'un sujet soumis, dévoué, plein de zele,
Peut-être à d'autres loix deviendrait un rebelle.

ERYPHILE.

Vous me quittez! eh quoi! pourriez-vous donc penser
Qu'Eryphile hésitât à vous récompenser?
Que craignez-vous? parlez ; il faut ne me rien taire.

ALCMEON.

Je ne dois point lever un regard téméraire
Sur les secrets du trône, et sur ces nouveaux noeuds
Préparés par vos mains pour un roi trop heureux.
Mais de ce jour enfin la pompe solemnelle
De votre choix au peuple annonce la nouvelle ;
Ce secret dans Argos est déja répandu:
Princesse, à cét hymen on s'était attendu.
Ce choix sans doute est juste, et le raison le guide:

Mais je ne serai point le sujet d'Hermogide.
Voilà mes sentimens; et mon bras aujourd'hui,
Ayant vaincu pour vous, ne peut servir sous lui.
Punissez ma fierté, d'autant plus condamnable,
Qu'ayant osé paraître, elle est inébranlable.

ERYPHILE.

Alcméon, demeurez; j'atteste ici les dieux,
Ces dieux qui sur le crime ouvrent toujours les yeux,
Qu'Hermogide jamais ne sera votre maître:
Sachez que c'est à vous à l'empêcher de l'être;
Et contre ses rivaux, et sur-tout contre lui,
Songez que votre reine implore votre appui.

ALCMEON.

Qu'entends-je! ah, disposez de mon sang, de ma vie!
Que je meure à vos pieds en vous ayant servie!
Que ma mort soit utile au bonheur de vos jours!

ERYPHILE.

C'est de vous seul ici que j'attends du secours.
Allez: assurez-vous des soldats dont le zele
Se montre à me servir aussi prompt que fidele;
Que de tous vos amis ces murs soient entourés;
Qu'à tout évènement leurs bras soient préparés.
Dans l'horreur où je suis sachez que je suis prête
A marcher, s'il le faut, à mourir à leur tête.
Allez.

SCENE IV.

ERYPHILE, ZELONIDE.

ZELONIDE.

Que faites-vous ? quel est votre dessein ?
Que veut cet ordre affreux ?

ERYPHILE.

Ah je succombe enfin.
Dieux ! comme en lui parlant mon ame déchirée
Par des noeuds inconnus se sentait attirée !
De quels charmes secrets mon coeur est combattu!
Quel état!... Achevons ce que j'ai résolu:
Je le veux; étouffons ces indignes alarmes.

ZELONIDE.

Vous parlez d'Alcméon et vous versez des larmes!
Que je crains qu'en secret une fatale erreur...

ERYPHILE.

Ah, que jamais l'amour ne rentre dans mon coeur!
Il m'en a trop coûté; que ce poison funeste
De mes jours languissans n'accable point le reste,
Jours trop infortunés, vous ne fûtes remplis
Qu'à pleurer mon époux, qu'à regretter mon fils!
* Leur souvenir fatal à toutes mes tendresses.
* Malheureuse! est-ce à toi d'éprouver des faiblesses ?
Penétré des remords qui viennent m'alarmer,
Ce coeur plein d'amertume est-il fait pour aimer ?

ZELONIDE.

Pourquoi donc à son nom redoublez-vous vos plaintes ?

Pardonnez à mon zele, et permettez mes craintes.
Songez que si l'amour décidait aujourd'hui...

ERYPHILE.

* Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui,
Non, un dieu plus puissant me contraint à me rendre.
L'amour n'est pas si pur, l'amour n'est pas si tendre.
Non; plus je m'examine et plus j'ose approuver
Les sentimens secrets qui m'ont su captiver.
* Ce n'est point par les yeux que mon ame est vaincue:
* Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
* Ecoutant de mes sens le charme empoisonneur,
* Je donne à la beauté le prix de la valeur;
Je chéris sa vertu; j'aime ce que j'admire.

ZELONIDE.

Ah dieux! oseriez-vous le nommer à l'empire?

ERYPHILE.

En de si pures mains ce sceptre enfin remis
Deviendrait respectable à nos dieux ennemis.
Mais une loi plus sainte et m'éclaire et me guide;
Je chéris Alcméon, je déteste Hermogide,
Et je vais rejeter en ce funeste jour
Les conseils de la haine et la voix de l'amour.
Nature, dans mon coeur si long temps combattue,
Sentimens partagés d'une mère éperdue,
Tendre ressouvenir, amour de mon devoir,
Reprenez sur mon ame un absolu pouvoir.
Moi, régner! moi, bannir l'héritier véritable!
Ce sceptre ensanglanté pese à ma main coupable!

Réparons tout; allons : et vous, dieux dont je sors,
Pardonnez des forfaits moindres que mes remords.
Qu'on cherche Polémon. Ciel! que vois-je? Hermogide!

SCENE V.

ERYPHILE, HERMOGIDE, ZELONIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

Madame, je vois trop le transport qui vous guide,
Je vois que votre coeur sait peu dissimuler;
Mais les momens sont chers, et je dois vous parler.
Souffrez de mon respect un conseil salutaire;
Votre destin dépend du choix qu'il vous faut faire.
Je ne viens point ici rappeler des sermens
Dictés par votre père, effacés par le temps;
Mon coeur ainsi que vous doit oublier, madame,
Les jours infortunés d'une inutile flamme;
Et je rougirais trop et pour vous et pour moi,
Si c'était à l'amour à nous donner un roi.
Un sentiment plus digne et de l'un et de l'autre
Doit gouverner mon sort et commander au vôtre.
Vos ayeux et les miens, les dieux dont nous sortons;
Cet état périssant si nous nous divisons,
Le sang qui nous a joints, l'intérêt qui nous lie,
Nos ennemis communs, l'amour de la patrie,
Votre pouvoir, le mien, tous deux à redouter,
Ce sont là les conseils qu'il vous faut écouter.

Bannissez pour jamais un souvenir funeste :
Le présent nous appelle, oublions tout le reste;
Le passé n'est plus rien: maîtres de l'avenir,
Le grand art de régner doit seul nous réunir.
Les plaintes, les regrets, les voeux, sont inutiles:
* C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
* Ce fantôme odieux qui vous trouble en ce jour,
* Qui naquit de la crainte et l'enfante à son tour,
* Doit-il nous alarmer par tous ses vains prestiges?
* Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges;
* Ils sont l'appât grossier des peuples ignorans,
* L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Pensez en roi, madame, et laissez au vulgaire
Des superstitions le joug imaginaire.

ERYPHILE.

Quoi! vous...

HERMOGIDE.

Encore un mot, madame, et je me tais.
Le seul bien de l'état doit remplir vos souhaits:
Vous n'avez plus les noms et d'épouse et de mère;
Le ciel vous honora d'un plus grand caractère,
Vous régnez; mais songez qu'Argos demande un roi.
Vous avez à choisir, vos ennemis, ou moi;
Moi, né près de ce trône, et dont la main sanglante
A soutenu quinze ans sa grandeur chancelante;
Moi, dis-je, ou l'un des rois, sans force et sans appui,
Que mon lieutenant seul a vaincus aujourd'hui.
* Je me connais, je sais que, blanchi sous les armes,

* Ce front triste et sévère a pour vous peu de charmes ;
* Je sais que vos appas, encor dans leur printems,
* Devraient s'effaroucher de l'hiver de mes ans :
* Mais la raison d'état connaît peu ces caprices,
* Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
* Ne peuvent se couvrir que du bandeau des rois.
Vous connaissez mon rang, mes attentats, mes droits :
Sachant ce que j'ai fait, et voyant où j'aspire,
Vous me devez, madame, ou la mort, ou l'empire
Quoi! vos yeux sont en pleurs, et vos esprits troublés...

ERYPHILE.

Non, seigneur, je me rends; mes destins sont réglés :
On le veut, il le faut; ce peuple me l'ordonne :
C'en est fait; à mon sort, seigneur, je m'abandonne.
Vous, lorsque le soleil descendra dans les flots,
Trouvez-vous dans ce temple avec les chefs d'Argos.
A mes ayeux, à vous, je vais rendre justice:
Je prétends qu'à mon choix l'univers applaudisse;
Et vous pourrez juger si ce coeur abattu
Sait conserver sa gloire et connaît la vertu.

HERMOGIDE.

Mais, madame, voyez...

ERYPHILE.

Dans mon inquiétude
Mon esprit a besoin d'un peu de solitude:
Mais jusqu'à ces momens que mon ordre a fixés,
Si je suis reine encor, seigneur, obéissez.

SCENE VI.

HERMOGIDE, EUPHORBE.

HERMOGIDE.

Demeure : ce n'est pas au gré de son caprice
Qu'il faut que mon courage, et que mon sort fléchisse;
Et je n'ai pas versé tout le sang de mes rois
Pour dépendre aujourd'hui du hasard de son choix.
Parle : as-tu disposé cette troupe intrépide,
Ces compagnons hardis du destin d'Hérmogide
Contre la reine même osent-ils me servir ?

EUPHORBE.

Pour vos intérêts seuls ils sont prêts à perir.

HERMOGIDE.

Je saurai me sauver du reproche et du blâme
D'attendre pour régner les bontés d'une femme.
Je fus quinze ans sans maître, et ne puis obéir:
Le fruit de tant de soins est lent à recueillir.
Argos n'a plus de roi, c'était trop attendre
Pour les suivre aux enfers ou régner sur leur cendre.
Je n'ai plus, il est vrai, ce fer si révéré
Qu'on croit ici du trône être un gage assuré;
Mais je conserve au moins de cette auguste place
Des gages plus certains; ta constance, et l'audace.
Mon destin se décide; et si le premier pas
Ne m'élève à l'empire, il m'entraîne au trépas.
* Entre l'empire, et moi tu vois le précipice :
* Allons, que ma fortune y tombe ou le franchisse!

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERMOGIDE, EUPHORBE, suite d'Hermogide.

HERMOGIDE.

Enfin donc voici l'heure où dans ce temple même
La reine avec sa main donne son diadême.
Euphorbe, ou je me trompe, ou de bien des horreurs
Ces dangereux momens sont les avant-coureurs.

EUPHORBE.

Polémon de sa part flatte votre espérance.

HERMOGIDE.

Polémon veut en vain tromper ma défiance.

EUPHORBE.

Eh! qui choisir que vous? Cet empire aujourd'hui
Demande un bras puissant qui lui serve d'appui.
Que dis-je? vous l'aimez, seigneur, et tant de flamme...

HERMOGIDE.

Moi, que cette faiblesse ait amolli mon ame!
Hermogide amoureux! ah! qui veut être roi,
Ou n'est pas fait pour l'être, ou sait régner sur soi.
* A la reine engagé, je pris sur sa jeunesse
* Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
* L'attention, le tems, savent si bien donner
* Sur un coeur sans desseins, facile à gouverner.

Le bandeau de l'amour et l'art trompeur de plaire
De mes vastes desseins ont voilé le mystère;
Mais de tout temps, crois-moi, la soif de la grandeur
Fut le seul sentiment qui régna dans mon coeur.

EUPHORBE.

Tout vous portait au trône, et les voeux de l'armée,
Et la voix de ce peuple, et de la renommée,
Et celle de la reine, en qui vous espériez.

HERMOGIDE.

Par quels funestes noeuds mes destins sont liés!
* Son époux et son fils privés de la lumière
* Du trône à mon courage entr'ouvraient la barrière,
* Quand la main de nos dieux la ferma sous mes pas.
Je sais que j'eus les voeux du peuple et des soldats;
Mais la voix de ces dieux, ou plutôt de nos prêtres,
M'a dépouillé quinze ans du rang de mes ancêtres.
Il fallut succomber aux superstitions,
* Qui sont bien plus que nous les rois des nations;
Et le zele aveuglé d'un peuplè fanatique
Fut plus fort que mon bras et que ma politique.

EUPHORBE.

En faveur de vos droits ce peuple enfin s'unit;
Du trône devant vous le chemin s'applanit;
Argos, par votre main fait à la servitude,
Long-tems de votre joug prit l'heureuse habitude:
Nos chefs seront pour vous.

HERMOGIDE.

Je compte sur leur foi
Tant que leur intérêt les peut joindre avec moi.

L'un d'eux, je l'avouerai, me trouble et m'importune:
Son destin qui s'élève étonne ma fortune;
Je le crains malgré moi.

EUPHORBE.

Quoi! ce jeune Alcméon,
Ce soldat qui vous doit sa grandeur et son nom?

HERMOGIDE.

Oui, ce fils de Théandre, et qui fut mon ouvrage,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage,
Maître de trop de coeurs à mon char arrachés,
Au bonheur qui le suit les a tous attachés.
Par ses heureux exploits ma grandeur est ternie;
Son ascendant vainqueur impose à mon génie:
Son seul aspect ici commence à m'alarmer.
Je le hais d'autant plus qu'il sait se faire aimer;
Que des peuples séduits l'estime est son partage:
Sa gloire m'avilit, et sa vertu m'outrage.
Je ne sais, mais le nom de ce fier citoyen,
Tout obscur qu'il était, semble égaler le mien.
Et moi, près de ce trône où je dois seul prétendre,
* J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre;
Mon crédit, mon pouvoir adoré si long-temps,
N'est qu'un colosse énorme ébranlé par les ans,
Qui penche vers sa chûte, et dont le poids immense
Veut, pour se soutenir, la suprême puissance;
Mais du moins en tombant je saurai me venger.

EUPHORBE.

Qu'allez-vous faire ici?

HERMOGIDE.

Ne plus rien ménager;
Déchirer, s'il le faut, le voile heureux et sombre
* Qui couvrit mes forfaits du secret de son ombre
Les justifier tous par un nouvel effort,
Par les plus grands succès, ou la plus belle mort;
Et, dans le désespoir où je vois qu'on m'entraîne,
Ma fureur.... Mais on entre, et j'apperçois la reine.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, HERMOGIDE, POLEMON.
EUPHORBE, choeur d'Argiens.

ALCMEON.

Oui, ce peuple, madame, et les chefs, et les rois,
Sont prêts à confirmer, à cherir votre choix;
Et je viens en leur nom présenter leur hommage
A votre heureux époux, leur maître et votre ouvrage.
Ce jour va de la Grece assurer le repos.

ERYPHILE.

Vous, chefs qui m'écoutez, et vous, peuple d'Argos,
Qui venez en ces lieux reconnaître l'empire
Du nouveau souverain que ma main doit élire,
Je n'ai point à choisir, je n'ai plus qu'à quitter
Un sceptre que mes mains n'avaient pas dû porter.
Votre maître est vivant; mon fils respire encore:
Ce fils infortuné qu'à sa première aurore

Par un trépas soudain vous crûtes enlevé,
Loin des yeux de sa mère en secret élevé,
Fut porté, fut nourri dans l'enceinte sacrée
Dont le ciel à mon sexe a défendu l'entrée:
Celui que je chargeai de ses tristes destins
Ignorait quel dépôt fut mis entre ses mains;
Je voulus qu'avec lui renfermé dès l'enfance,
Mon fils de ses parens n'eût jamais connaissance.
Mon amour maternel, timide et curieux,
A cent fois sur sa vie interrogé les cieux:
Aujourd'hui même encore ils m'ont dit qu'il respire
Je vais mettre en ses mains mes jours et mon empire.
Je sais trop que ce dieu, maître éternel des dieux,
Jupiter, dont l'oracle est présent en ces lieux,
Me prédit, m'assura que ce fils sanguinaire
Porterait le poignard dans le sein de sa mère.
Puisse aujourd'hui, grand dieu, l'effort que je me fais
Vaincre l'affreux destin qui l'entraîne aux forfaits!
Oui, peuple, je le veux; oui, le roi va paraître
Je vais à le montrer obliger le grand-prêtre:
Les dieux qui m'ont parlé veillent encor sur lui;
Ce secret au grand jour va briller aujourd'hui.
De mon fils désormais il n'est rien que je craigne;
Qu'on me rende mon fils, qu'il m'immole, et qu'il regne.

HERMOGIDE.

Peuple, chefs, il faut donc m'expliquer à mon tour;
L'affreuse vérité va donc paraître au jour.
Ce fils qu'on redemande afin de mieux m'exclure,

Cet enfant dangereux, l'horreur de la nature,
Né pour le parricide, et dont le cruauté
Devait verser le sang du sein qui l'a porté,
Il n'est plus; son supplice a prévenu son crime.

ERYPHILE.

Ciel !

HERMOGIDE.

Aux portes du temple on frappa la victime;
Celui qui l'enlèvait le suivit au tombeau.
Il fallut étouffer ce monstre en son berceau;
A la reine, à l'état son sang fut nécessaire;
Les dieux le demandaient; je servis leur colère.
Peuple, n'en doutez point; Euphorbe, Nicétas,
Sont les secrets témoins de ce juste trépas:
J'atteste mes ayeux et ce jour qui m'éclaire
Que j'immolai le fils, que j'ai sauvé la mère:
Que si ce sang coupable a coulé sous nos coups,
J'ai prodigué le mien pour la Grece et pour vous,
Vous m'en devez le prix: vous voulez tous un maitre;
L'oracle en promet un; je vais périr, ou l'être;
Je vais venger mes droits contre un roi supposé;
Je vais rompre un vain charme à moi seul opposé.
Soldat par mes travaux, et roi par ma naissance,
De vingt ans de combats j'attends la récompense:
Je vous ai tous servis; ce rang des demi-dieux,
Défendu par mon bras, fondé par mes ayeux,
Cimenté de mon sang, doit être mon partage.
Je le tiendrai de vous, de moi, de mon courage,
De ces dieux dont je sors, et qui seront pour moi.
Amis, suivez mes pas, et servez votre roi.

(*Il sort suivi des siens.*)

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON.
choeur d'Argiens.

ERYPHILE.

Où suis-je? de quels traits le cruel m'a frappée!
Mon fils ne serait plus! Dieux! m'auriez-vous trompée?
(*à Polémon.*)
Et vous que j'ai chargé de rechercher son sort...

POLEMON.

On l'ignore en ce temple, et sans doute il est mort.

ALCMEON.

Reine, c'est trop souffrir qu'un monstre vous outrage:
Confondez son orgueil et punissez sa rage;
Tous vos guerriers sont prêts; permettez que mon bras...

ERYPHILE.

Es-tu lasse, fortune? est-ce assez d'attentats?
Ah, trop malheureux fils! et toi, cendre sacrée,
Cendre de mon époux de vengeance altérée,
Mânes sanglans, faut-il que votre meurtrier
Regne sur votre tombe et soit votre héritier?
Le tems, le péril presse, il faut donner l'empire;
Un dieu dans ce moment, un dieu parle et m'inspire;
Je cède, je ne puis, dans ce jour de terreur,

Résister à la voix qui s'explique à mon coeur.
C'est vous, maître des rois et de la destinée,
C'est vous qui me forcez à ce grand hyménée.
Alcméon, si mon fils est tombé sous ses coups...
Seigneur...vengez mon fils, et le trône est à vous.

ALCMEON.

Grande reine, est-ce à moi que ces honneurs insignes...

ERYPHILE.

Ah! quels rois dans la Grece en seraient aussi dignes?
Ils n'ont que des ayeux, vous avez des vertus;
Ils sont rois, mais c'est vous qui les avez vaincus;
C'est vous que le ciel nomme et qui m'allez défendre;
C'est vous qui de mon fils allez venger la cendre.
Peuple, voilà ce roi si long-temps attendu,
Qui seul vous a fait vaincre, et seul vous était dû,
Le vainqueur de deux rois, prédit par les dieux même.
Qu'il soit digne à jamais de ce saint diadême!
Que je retrouve en lui les biens qu'on m'a ravis,
Votre appui, votre roi, mon époux, et mon fils!

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, POLEMON, THEANDRE, choeur d'Argiens.

THEANDRE.

Que faites vous, madame? et qu'allez-vous résoudre?
Le jour fuit, le ciel gronde: entendez-vous la foudre?
De la tombe du roi le pontife a tiré
Un fer que sur l'autel ses mains ont consacré.
Sur l'autel à l'instant ont paru les furies;
Les flambeaux de l'hymen sont dans leurs mains impies.
Tout le peuple tremblant, d'un saint respect touché,
Baisse un front immobile à la terre attaché.

ERYPHILE.

Jusqu'où voeux-tu pousser ta fureur vengeresse,
O ciel? Peuple, rentrez; Théandre, qu'on me laisse:
Quel juste effroi saisit mes esprits égarés!
Quel jour pour un hymen!

SCENE V.

ERYPHILE, ALCMEON.

ERYPHILE.

Ah! seigneur, demeurez.
Eh, quoi! je vois les dieux, les enfers et la terre
S'élever tous ensemble et m'apporter la guerre;
Mes ennemis, les morts contre moi déchaînés,
Tout l'univers m'outrage, et vous m'abandonnez!

ALCMEON.

Je vais périr pour vous, ou punir Hermogide,
Vous servir, vous venger, vous sauver d'un perfide.

ERYPHILE.

Je vous faisais son roi: mais, hélas! mais, seigneur,
Arrêtez; connaissez mon trouble et ma douleur.
Le désespoir, la mort, le crime m'environne:
J'ai cru les écarter en vous plaçant au trône;
J'ai cru même appaiser ces mânes en courroux,
Ces mânes soulevés de mon premier époux.
Hélas! combien de fois, de mes douleurs pressée,
Quand le sort de mon fils accablait ma pensée,
Et qu'un léger sommeil venait enfin couvrir
* Mes yeux trempés de pleurs et lassés de s'ouvrir,
Combien de fois ces dieux ont semblé me prescrire
De vous donner ma main, mon coeur, et mon empire
Cependant, quand je touche au moment fortuné

Où vous montez au trône à mon fils destiné,
Le ciel et les enfers alarment mon courage;
Je vois les dieux armés condamner leur ouvrage;
* Et vous seul m'inspirez plus de trouble et d'effroi.
* Que le ciel et ces morts irrités contre moi.
* Je tremble en vous donnant ce sacré diadême;
* Ma bouche en frémissant prononce: Je vous aime.
* D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
* M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,
* Et, par un sentiment que je ne puis comprendre,
* Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ALCMEON.

Quels momens! quel mélange, ô dieux qui m'écoutez,
D'étonnement, d'horreurs, et de félicités!
L'orgueil de vous aimer, le bonheur de vous plaire,
Vos terreurs, vos bontés, la céleste colère,
Tant de biens, tant de maux me pressent à la fois,
Que mes sens accablés succombent sous leur poids.
Encor loin de ce rang que vos bontés m'apprêtent,
C'est sur vos seuls dangers que mes regards s'arrêtent;
C'est pour vous délivrer de ce péril nouveau
Que votre époux lui-même a quitté le tombeau.
Vous avez d'un barbare entendu la menace;
Où ne peut point aller sa criminelle audace?
Souffrez qu'au palais même assemblant vos soldats,
J'assure au moins vos jours contre ses attentats;

Que du peuple étonné j'appaise les alarmes;
Que, prêts au moindre bruit, mes amis soient en armes.
C'est en vous défendant que je dois mériter
Le trône où votre choix m'ordonne de monter.

ERYPHILE.

Allez; je vais au temple, où d'autres sacrifices
Pourront rendre les dieux à mes voeux propices:
Ils ne recevront pas d'un regard de courroux
Un encens que mes mains n'offriront que pour vous.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE.

ALCMEON.

Tout est en sureté; ce palais est tranquille,
Et je réponds du peuple, et sur-tout d'Eryphile.

THEANDRE.

Pensez plus au péril dont vous êtes pressé:
Il est rival et prince, et de plus offensé;
Il songe à la vengeance, il la jure, il l'apprête;
J'entends gronder l'orage autour de votre tête:
Son rang lui donne ici des soutiens trop puissans,
Et ses heureux forfaits lui font des partisans.
Cette foule d'amis qu'à force d'injustices....

ALCMEON.

Lui, des amis Théandre, il n'a que des complices,
Plus prêts à le trahir que prompts à le venger;
Des coeurs nés pour le crime, et non pour le danger.
Je compte sur les miens; la guerre et la victoire
Nous ont long-tems unis par les noeuds de la gloire,
Avant que tant d'honneurs sur ma tête amassés
Traînassent après moi des coeurs intéressés;
Ils sont tous éprouvés, vaillans, incorruptibles:
La vertu qui nous joint nous rend tous invincibles;
Leurs bras victorieux m'aideront à monter
A ce rang qu'avec eux j'appris à mériter.
Mon courage a franchi cet intervalle immense
Que mit du trône à moi mon indigne naissance:
L'hymen va me payer le prix de ma valeur:
Je ne vois qu'Eryphile, un sceptre, et mon bonheur.

THEANDRE.

Mais ne craignez-vous point ces prodiges funestes
Qu'étalent à vos yeux les vengeances célestes,
Ces tremblemens soudains, ces spectres menaçans,
Ces morts dont le retour est l'effroi des vivans?
Du ciel qui nous poursuit la vengeance obstinée
Semble se déclarer contre votre hyménee.

ALCMEON.

Mon coeur fut toujours pur; il honora les dieux;
J'espère en leur justice, et je ne crains rien d'eux.
De quel indigne effroi ton ame est-elle atteinte?
Ah! les coeurs vertueux sont-ils nés pour la crainte?

Mon orgueilleux rival ne saurait me troubler;
Tout chargé de forfaits, c'est à lui de trembler:
C'est sur ses attentats que mon espoir se fonde;
C'est lui qu'un dieu menace; et si la foudre gronde,
La foudre me rassure; et le ciel, que tu crains,
Pour l'en mieux écraser la mettra dans mes mains.

THEANDRE.

Le ciel n'a pas toujours puni les plus grands crimes :
Il frappe quelquefois d'innocentes victimes.
Amphiaraüs fut juste, et vous ne savez pas
Par quelles mains ce ciel a permis son trépas.

ALCMEON.

Hermogide !

THEANDRE.

Souffrez que, laissant la contrainte,
Seigneur, un vieux soldat vous parle ici sans feinte.

ALCMEON.

Tu sais combien mon coeur chérit la vérité.

THEANDRE.

Je connais de ce coeur toute la pureté :
Des héros de la Grece imitateur fidele,
Vous jurez aux forfaits une guerre immortelle;
Vous vous croyez, seigneur, armé pour les venger,
Gardez de les défendre et de les partager.

ALCMEON.

Comment! que dites-vous?

THEANDRE.

Vous êtes jeune encore;
A peine aviez-vous vu votre première aurore
Quand ce roi malheureux descendit chez les morts;
Peut-être ignorez-vous ce qu'on disait alors,

Et de la cour du roi quel fut l'affreux langage.

ALCMEON.

Eh bien!

THEANDRE.

Je vais vous faire un trop sensible outrage;
Mais je vous trahirais à le dissimuler:
Je vous tiens lieu de père, et je dois vous parler.

ALCMEON.

Eh bien! que disait-on? achève.

THEANDRE.

Que la reine
Avait lié son coeur d'une coupable chaîne;
Qu'au barbare Hermogide elle promit sa main,
Et jusqu'à son époux conduisit l'assassin.

ALCMEON.

Rends grace à l'amitié qui pour toi m'intéresse:
Si tout autre que toi soupçonnait la princesse,
Si quelque audacieux avait pu l'offenser...
Mais que dis-je? toi-même as-tu pu le penser?
Peux-tu me présenter ce poison que l'envie
Répand aveuglément sur la plus belle vie?
J'ai peu connu la cour; mais la crédulité
Aiguise ici les traits de la malignité;
Vos oisifs courtisans, que les chagrins dévorent,
S'efforcent d'obscurcir les astres qu'ils adorent:
Là, si vous en croyez leur coup-d'oeil pénétrant,
Tout ministre est un traître, et tout prince un tyran;
L'hymen n'est entouré que de feux adultères;
Le frère à ses rivaux est vendu par ses frères;
Et sitôt qu'un grand roi penche vers son déclin,
Ou son fils ou sa femme ont hâté son destin.

Je hais de ces soupçons la barbare imprudence ;
Je crois que sur la terre il est quelque innocence ;
Et mon coeur, repoussant ces sentimens cruels,
Aime à juger par lui du reste des mortels.
Qui croit toujours le crime en paraît trop capable.
A mes yeux comme aux tiens Hermogide est coupable :
Lui seul a pu commettre un meurtre si fatal ;
Lui seul est parricide.

THEANDRE.

Il est votre rival :
Vous écoutez sur lui vos soupçons légitimes ;
Vous trouvez du plaisir à détester ses crimes.
Mais un objet trop cher...

ALCMEON.

Ah! ne l'outragez plus ;
Et gardez le silence, ou vantez ses vertus.

SCENE II.

ERYPHILE, ALCMEON, THEANDRE, ZELONIDE, suite de la reine.

ERYPHILE.

Roi d'Argos, paraissez et portez la couronne:
Vos mains l'ont défendue, et mon coeur vous la donne.
Je ne balance plus ; je mets sous votre loi
L'empire d'Inachus, et vos rivaux, et moi
J'ai fléchi de nos dieux les redoutables haines ;

Leurs vertus sont en vous, leur sang coule en mes veines,
Et jamais sur la terre on n'a formé de noeuds
Plus chers aux immortels, et plus dignes des cieux.

ALCMEON.

Ils lisent dans mon coeur, ils savent que l'empire
Est le moindre des biens où mon courage aspire.
Puissent tomber sur moi leurs plus funestes traits,
Si ce coeur infidele oubliait vos bienfaits!
Ce peuple qui m'entend, et qui m'appelle au temple,
Me verra commander, pour lui donner l'exemple;
Et, déja par mes mains instruit à vous servir,
N'apprendra de son roi qu'à vous mieux obéir.

ERYPHILE.

Enfin la douce paix vient rassurer mon ame:
Dieux, vous favorisez une si pure flamme!
Vous ne rejetez plus mon encens et mes voeux!
Suivez mes pas: entrons....

(*Le temple s'ouvre; l'ombre d'Amphiaraüs paraît dans une posture menaçante.*)

L'OMBRE.

Arrête, malheureux!

ERYPHILE.

Amphiaraüs lui-même! Où suis-je?

ALCMEON.

Ombre fatale,
Quel dieu te fait sortir de la nuit infernale?
Quel est ce sang qui coule? et quel es-tu?

L'OMBRE.

Ton roi.
Si tu prétends regner, arrête, obéis-moi.

ALCMEON.

Eh bien! mon bras est pret, parle, que faut-il faire?

L'OMBRE.

Me venger sur ma tombe.

ALCMEON.

Eh ! de qui ?

L'OMBRE.

De ta mère.

ALCMEON.

Ma mère ! que dis-tu ? quel oracle confus !
Mais l'enfer le dérobe à mes yeux éperdus.
(le temple se referme.)
Les dieux ferment leur temple !

THEANDRE.

O prodige effroyable !

ALCMEON.

O d'un pouvoir funeste oracle impénétrable,

ERYPHILE.

A peine ai-je repris l'usage de mes sens !
Quel ordre ont prononcé ces horribles accens ?
De qui demandent-ils le sanglant sacrifice ?

ALCMEON.

Ciel ! peux-tu commander que ma mère périsse !
Que prétendez-vous donc, mânes trop irrités ?
Je commence à percer dans ces obscurités :
Je commence à sentir que les destins justes,
Que mon sort est trop loin de ces grandeurs augustes,
J'eusse été trop heureux ; mais les mânes jaloux
Du sein de leurs tombeaux s'élevent contre nous,
Préviennent votre honte, et rompent l'hymenée
Dont s'offensaient ces dieux de qui vous êtes née.

ERYPHILE.

Ah, que me dites-vous ? hélas !

ALCMEON.

Souffrez du moins
Que je puisse un moment vous parler sans témoins.
Pour la dernière fois vous m'entendez peut-être ;
Je vous avais trompée, et vous m'allez connaître.

ERYPHILE.

Sortez. De toutes parts ai-je donc à trembler?

SCENE III.

ERYPHILE, ALCMEON.

ALCMEON.

Il n'est plus de secrets que je doive céler.
Théandre jusqu'ici m'a tenu lieu de père ;
Je ne suis point son fils, et je n'ai point de mère.
Madame, le destin, qui m'a trahi toujours,
M'a ravi dès long-temps les auteurs de mes jours.
Connu par ma fortune et par ma seule audace,
Je cachais aux humains la honte de ma race.
J'ai cru qu'un sang trop vil en mes veines transmis,
Plus pur par mes travaux, était d'assez grand prix
Et que lui préparant une plus digne course,
En le versant pour vous, j'ennoblissais sa source.
Je fis plus ; jusqu'à vous l'on me vit aspirer,
Et, rival de vingt rois, j'osai vous adorer.
Ce ciel enfin, ce ciel m'apprend à me connaître ;
Il veut confondre en moi le sang qui m'a fait naître,
La mort entre nous deux vient d'ouvrir ses tombeaux,
Et l'enfer contre moi s'unit à mes rivaux.

Sous les obscurités d'un oracle sévère,
Les dieux m'ont reproché jusqu'au sang de ma
mère.
Madame, il faut céder à leurs cruelles loix;
Alcméon n'est point fait pour succéder aux rois.
Victime d'un destin, que même encor je brave,
Je ne m'en cache plus, je suis fils d'un esclave.

ERYPHILE.

Vous, seigneur?

ALCMEON.

Oui, madame; et, dans un rang si bas
Souvenez-vous qu'enfin je ne m'en cachai pas;
Que j'eus l'ame assez forte, assez inébranlable
Pour faire devant vous l'aveu qui vous accable:
Que ce sang, dont les dieux ont voulu me former
Me fit un coeur trop haut pour ne vous point aimer.

ERYPHILE.

Un esclave!

ALCMEON.

Une loi fatale à ma naissance
Des plus vils citoyens m'interdit l'alliance.
J'aspirais jusqu'à vous dans mon indigne sort:
J'ai trompé vos bontés, j'ai mérité la mort.
Madame, à mon aveu vous tremblez de répondre?

ERYPHILE.

Quels soupçons! quelle horreur vient ici me confondre!
Dans les mains d'un esclave autrefois j'ai remis...
M'avez-vous pardonné, destins trop ennemis?
Voulez-vous, ou finir, ou combler ma misère?
Alcméon, dans quel temps a péri votre père?
Quel fut son nom? parlez.

ALCMEON.

J'ignore encor ce nom,
Qui ferait votre honte et ma confusion.

ERYPHILE.

Mais comment mourut-il ? où perdit-il la vie?
En quel tems ?

ALCMEON.

C'est ici qu'elle lui fut ravie,
Après qu'aux champs Thébains le celeste courroux
Eut permis le trépas du prince votre époux.

ERYPHILE.

O crime !

ALCMEON.

Hélas ! ce fut dans ma plus tendre enfance
Qu'on m'enlèva, dit-on, l'auteur de ma naissance,
Au pied de ce palais de tant de demi-dieux,
D'où jusque sur son fils vous abaissiez les yeux.
Là, près du corps sanglant de mon malheureux père,
Je fus laissé mourant dans la foule vulgaire
De ces vils citoyens, triste rebut du sort,
Oubliés dans leur vie, inconnus dans leur mort.
Un prêtre de ces lieux sauva mes destinées;
Il renoua le fil de mes faibles années;
Théandre m'éleva : le reste vous est dû.
J'osai trop m'élever, et je me suis perdu.

ERYPHILE.

M'alarmerais-je en vain ? Mais cet oracle horrible....
Le lieu, le tems, l'esclave... ô ciel, est-il possible?
Qu'on cherche le grand-prêtre. Hélas ! déja les dieux,
Soit pitié, soit courroux, l'amènent à mes yeux.

SCENE IV.

ERYPHILE, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE, *une épée à la main.*

LE GRAND-PRÊTRE.

L'HEURE vient, armez-vous, recevez cette épée.
Jadis de votre sang un traître l'a trempée,
Allez; vengez Argos, Amphiaraüs, et vous.

ERYPHILE.

Que vois-je, c'est le fer que portait mon époux,
Le fer que lui ravit ce barbare Hermogide:
Tout me retrace ici le crime et l'homicide
La force m'abandonne à cet objet affreux.
Parle: qui t'a remis ce dépôt malheureux?
Quel dieu te l'a donné?

LE GRAND-PRÊTRE.

Le dieu de la vengeance.
(*à Alcméon.*)
Voici ce même fer qui frappa votre enfance,
Qu'un cruel, malgré lui ministre du destin,
Troublé par ses forfaits, laissa dans votre sein.,
Ce dieu qui dans le crime effraya cet impie,
Qui fit trembler sa main, qui sauva votre vie,
Qui commande au trépas, ouvre et ferme le flanc,
Venge un meurtre par l'autre, et le sang par le sang,
M'ordonna de garder ce fer, toujours funeste,
Jusqu'à l'instant marqué par le courroux céleste.
La voix, l'affreuse voix que vient de vous parler,
Me conduit devant vous pour vous faire trembler.

ERYPHILE.

Achève : romps le voile ; éclaircis le mystère.
Son père, cet esclave ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il n'était point son père ;
Un sang plus noble crie.

ERYPHILE.

Ah ! seigneur : ah ! mon roi !
Fils d'un héros...

ALCMEON.

Quels noms vous prodiguez pour moi!

ERYPHILE, *se jetant entre les bras de Zélonide.*

Je ne puis achever ; je me meurs, Zélonide.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Alcméon, en lui donnant l'épée.*

Je laisse entre vos mains ce glaive parricide :
C'est un don dangereux ; puisse-t-il désormais
Ne point servir ; grands dieux, à de nouveaux forfaits !

SCENE V.

ALCMEON, ERYPHILE.

ERYPHILE.

* Eh bien! ne tarde plus, remplis ta destinée;
* Porte ce fer sanglant sur cette infortunée;
* Etouffe dans mon sang cet amour malheureux
* Que dictait la nature en nous trompant tous deux!
* Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père:
* Reconnais-moi, mon fils; frappe et punis ta mère.

ALCMEON.

Moi, votre fils: grands dieux!

ERYPHILE.

C'est toi dont au berceau
Mon indigne faiblesse a creusé le tombeau;
C'est toi qui fus frappé par les mains d'Hermogide;
C'est toi qui m'es rendu, mais pour le parricide;
Toi mon sang, toi mon fils, que le ciel en courroux,
Sans ce prodige horrible, aurait fait mon époux.

ALCMEON.

De quel coup ma raison vient d'être confondue!
Dieux! sur elle et sur moi puis-je arrêter la vue?
Je ne sais où je suis: dieux qui m'avez sauvé,
Reprenez tout ce sang, par vos mains conservé.
Est-il bien vrai, madame, on a tué mon père?
Il veut votre supplice, et vous êtes ma mère?

ERYPHILE.

* Oui, je fus sans pitié : sois barbare à ton tour,
* Et montre-toi mon fils en m'arrachant le jour.
* Frappe... Mais quoi ? tes pleurs se mêlent à mes larmes !
* O mon cher fils ! ô jour plein d'horreur et de charmes !
* Avant de me donner la mort que tu me dois,
* De la nature encor laisse parler la voix,
* Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
* Arrosent une main si fatale et si chère.

ALCMEON.

Cruel Amphiaraüs ! abominable loi !
La nature me parle, et l'emporte sur toi.
O ma mère !

ERYPHILE, *en l'embrassant.*

O cher fils que le ciel me renvoie,
Je ne méritais pas une si pure joie.
J'oublie et mes malheurs, et jusqu'à mes forfaits;
Et ceux qu'un dieu t'ordonne, et tous ceux que j'ai faits.

SCENE VI.

ERYPHILE, ALCMEON, ZELONIDE, POLEMON.

POLEMON.

Madame, en ce moment l'insolent Hermogide,
Suivi jusqu'en ces lieux d'une troupe perfide,
La flamme dans les mains, assiège ce palais :
Déja tout est armé, déja volent les traits.
Nos gardes rassemblés courent pour vous défendre;
Le sang de tous côtés commence à se répandre.
Le peuple épouvanté, qui s'empresse ou qui fuit,
Ne sait si l'on vous sert, ou si l'on vous trahit.

ALCMEON.

O ciel, voilà le sang que ta voix me demande !
La mort de ce barbare est ma plus digne offrande.
Reine, dans ces horreurs cessez de vous plonger ;
Je suis l'ordre des dieux, mais c'est pour vous venger.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.
Soldats.

ALCMEON.

Vous trahirai-je en tout, ô cendres de mon père!
Quoi, ce fier Hermogide a trompé ma colère!
Quoi, la nuit nous sépare, et ce monstre odieux
Partage encor l'armée, et ce peuple, et les dieux!
Retranché dans ce temple, aux autels qu'il profane,
* Il me brave; il jouit du ciel qui le condamne!
(*à Polémon.*)
Allez.

POLEMON.

Et qu'avez-vous, seigneur, à ménager?
Tous les lieux sont égaux quand il faut se venger;
Vous régnez sur Argos...

ALCMEON.

Argos m'en est plus chère;
Avec le nom de roi je prends un coeur de père.
Me faudrait-il verser, dans mon regne naissant,
Pour un seul ennemi tant de sang innocent?
Est-ce à moi de donner le sacrilege exemple
D'attaquer les dieux même, et de souiller leur temple?
Ils poursuivent déja ce coeur infortuné

Qui protège contre eux ce sang dont je suis né.
Va, dis-je, Polémon, va; c'est de ta prudence
Que ton maître et ce peuple attendent leur vengeance.
Agis, parle, promets, que sur-tout d'Alcméon
Il ne redoute point d'indigne trahison;
Fais qu'il s'éloigne au moins de ce temple funeste.
Rends-moi mon ennemi; mon bras fera le reste.
(*Polémon sort.*)

(*à Théandre.*)
Et vous, de cette enceinte et de ces vastes tours,
Avez-vous parcouru les plus secrets détours?
Du palais de la reine a-t-on fermé les portes?

THEANDRE.

J'ai tout vu; j'ai par-tout disposé vos cohortes.
Cependant votre mère...

ALCMEON.

A-t-on soin de ses jours?

THEANDRE.

Ses femmes en tremblant lui prêtent leur secours;
Elle a repris ses sens; son ame désolée
Sur ses levres encore à peine est rappelée,
Elle cherche le jour, le revoit, et gémit:
Elle vous craint, vous aime, elle pleure, et frémit,
Elle va préparer un secret sacrifice
A ces mânes sacrés, armés pour son supplice.
Son désespoir l'égare, elle va s'enfermer
Au tombeau de ce roi qu'elle n'ose nommer,
De ce fatal époux votre malheureux père,
Dont vous savez....

ALCMEON.

Grands dieux! je sais qu'elle est ma mère.

THEANDRE.

Les dieux veulent son sang. Dans un tel désespoir

Quels conseils désormais pourriez-vous recevoir?

ALCMEON.

Aucun. Quand le malheur, quand la honte est extrême,
Il ne faut prendre, ami, conseil que de soi-même.
Mon père...! Que veux-tu? chère ombre, appaise-toi,
Le nom sacré de fils est-il affreux pour moi?
Je t'entends, et ta voix m'appelle sur ta tombe!
De tous tes ennemis y veux-tu l'hécatombe?
Tu demandes du sang ... demeure, attends, choisis
Ou le sang d'Hermogide, ou le sang de ton fils!

SCENE II.

ALCMEON, THEANDRE, POLEMON.

ALCMEON.

Eh bien ! l'as-tu revu cet ennemi farouche ?
A lui parler d'accord as-tu forcé ta bouche ?
Les dieux le livrent-ils à ma juste fureur ?
Sait-il ce qui se passe ?

POLEMON.

Il l'ignore, seigneur.
Il ne soupçonne point quel sang vous a fait naître;
Il méprise son prince, il méconnaît son maître;
Furieux, implacable, au combat préparé,
Et plus fier que le dieu dans ce temple adoré:
Mais il consent enfin de quitter son asyle,
De vous entendre ici, de revoir Eryphile,
Il veut qu'un nombre égal de chefs et de soldats,
Egalement armés, suivent de loin vos pas.
Il reçoit votre foi qu'à regret je lui porte:
Je regle votre suite, il nomme son escorte:

ALCMEON.

Il va paraître.

POLEMON.

Il vient; mais a-t-il mérité
Que vous lui conserviez tant de fidélité?
Doit-on rien aux méchans ? et quel respect frivole
Expose votre sang....

ALCMEON.

J'ai donné ma parole.

POLEMON.

A qui la tenez-vous ? à ce perfide ?

ALCMEON.

A moi.

THEANDRE.

Et que prétendez-vous ?

ALCMEON.

Me venger, mais en roi.
Argos à mes vertus reconnaîtra son maître.
Mais près du temple, ami, ne vois-je pas le traître ?

THEANDRE.

Un dieu poursuit ses pas, et le conduit ici;
Il entre en fremissant.

ALCMEON.

Dieux vengeurs ! le voici.

SCENE III.

HERMOGIDE, *dans le fond du théâtre*, ALCMEON, THEANDRE, POLEMON, *sur le devant*, SUITE D'HERMOGIDE.

HERMOGIDE.

D'ou vient donc qu'en ces lieux je ne vois pas la reine ?
Quel silence! est-ce un piège où mon destin m'entraîne ?
Rien ne paraît ; un lâche a-t-il surpris ma foi ?
Qui ? moi, craindre ! avançons.

ALCMEON.

Demeure, et connais-moi.
Connais ce fer sacré ; l'oses-tu voir encore ?

HERMOGIDE.

Oui c'est le fer d'un roi qu'un sujet déshonore.

ALCMEON.

Te souvient-il du sang dont l'a souillé ta main ?

HERMOGIDE.

Peux-tu bien demander...

ALCMEON.

Malheureux assassin,
Quel esclave a percé ces mains de sang fumantes ?
Quel enfant innocent.... Eh quoi, tu t'épouvantes!
Tu t'en vantais tantôt ; tu te tais, tu frémis !
Meurtrier de ton roi, sais-tu quel est son fils ?

HERMOGIDE.

Ciel, tous les morts ici renaissent pour ma perte !
Son fils !

ALCMEON.

De tes forfaits l'horreur est découverte ;
Revois Amphiaraüs, vois son sang, vois ton roi.

HERMOGIDE.

Je ne vois rien ici que ton manque de foi.
Tremble, qui que tu sois ; et devant que je meure,
Puisque tu m'as trahi....

ALCMEON.

Non barbare, demeure ;
Connais-moi tout entier : sache au moins que mon bras
Ne sait point se venger par des assassinats :
Je dois de tes forfaits te punir avec gloire ;
J'attends ton châtiment des mains de la victoire ;
Et ce sang de tes rois, qui te parle aujourd'hui,
Ne veut qu'une vengeance aussi noble que lui.
Sans suite, ainsi que moi, viens, si tu l'oses, traître,
Chercher encor ma vie, et combattre ton maître.
Suis mes pas.

HERMOGIDE.

Où vas-tu ?

ALCMEON.

Sur ce tombeau sacré,
Sur la cendre d'un roi par tes mains massacré.
Combattons devant lui ; que son ombre y décide
Du sort de son vengeur et de son homicide.
L'oses-tu ?

HERMOGIDE

Si je l'ose ! en peux-tu bien douter ?
Et les morts, ou ton bras, sont-ils à redouter ?
Viens te rendre au trépas ; viens, jeune téméraire,
M'immoler au mourir, joindre ou venger ton père.

ALCMEON.

(*le grand-prêtre entre.*)

Qu'aucun de vous ne suive; et vous, prêtre des dieux,
Ne craignez rien; mon bras n'a point souillé ces lieux.
Allez au dieu d'Argos immoler vos victimes;
Je vais tenir sa place en punissant les crimes.

SCENE IV,

LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, POLEMON.

THEANDRE.

Ciel! sois pour la justice, et nos maux sont finis

LE GRAND-PRÊTRE.

Nos maux sont à leur comble, il le faut...je frémis...
L'ordre est irrévocable...Ah, mère malheureuse,
C'est la mort qui t'amène à cette tombe affreuse!

THEANDRE.

Hermogide....

LE GRAND-PRÊTRE.

Il expire: Alcméon est vainqueur.
C'en est assez; reviens, fuis de ce lieu d'horreur:
Amphiaraüs te suit; il t'égare, il t'anime,
Il t'aveugle; et le crime est puni par le crime.

THEANDRE.

C'est la voix de la reine.

POLEMON.

Ah, quels lugubres cris!

LE GAND-PRÊTRE.

Crains ton roi, crains ton sang.

ERYPHILE, *derrire le théâtre.*

Epargne-moi, mon fils !

ALCMEON, *derrière le théâtre.*

Reçois le dernier coup, tombe à mes pieds, perfide !

(*On entend un cri d'Eryphile.*)

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

LE GRAND-PRÊTRE.

La voix du parricide.

SCENE V.

ALCMEON, THEANDRE, LE GRAND-PRÊTRE, POLEMON.

ALCMEON.

Je viens de l'immoler: il n'est plus: je suis roi.
Dieux, dissipez l'horreur qui s'empare de moi.
Mon bras vous a vengés, vous, ce peuple, et mon père;
Hermogide est tombé, même aux pieds de ma mère:
Il demandait la vie, il s'est humilié;
Et mon coeur une fois s'est trouvé sans pitié.
Rendez-moi cette paix que la justice donne!
Quoi! j'ai puni le crime, et c'est moi qui frissonne!
Ah! pour les scélerats quels sont vos châtimens,
Si les coeurs vertueux éprouvent ces tourmens?
Eryphile, témoin de ma juste vengeance,
Viens, régner avec moi. Quoi! tu fuis ma présence;
Tu crains ton fils; tu crains ce bras ensanglanté,
Et cet horrible arrêt que le ciel a dicté!
Vous, courez vers la reine et calmez ses alarmes;
Dites-lui que nos mains vont essuyer ses larmes:
Mais non: je veux moi-même embrasser ses genoux;
Allons, je veux la voir..

SCENE VI:

ERYPHILE, *soutenue par ses femmes*, ALCMEON, LE GRAND-PRÊTRE, THEANDRE, POLEMON, suite.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah ! que demandez-vous?

ALCMEON.

Je vais mettre à ses pieds le prix de mon courage;
Oui, je veux... quel objet,.. que vois-je?

ERYPHILE.

Ton ouvrage.
Les oracles cruels enfin sont accomplis,
Et je meurs par tes mains, quand je retrouve un fils
Le ciel est juste.

ALCMEON.

Ah dieux! parricide exécrable!
Vous, ma mère! elle meurt... et j'en serais coupable!
Non, je ne le suis pas, dieux cruels! et mon bras
Dans mon sang à vos yeux....

(*On le désarme.*)

ERYPHILE.

Mon fils, n'achève pas.
Je péris par ta main; ton coeur n'est pas complice:
Les dieux t'ont aveuglé pour hâter mon supplice.
Je meurs contente... approche...après tant d'attentats

Laisse-moi la douceur d'expirer dans tes bras.
(*Il se jette aux genoux d'Eryphile.*)
Indigne que je suis du sacré nom de mère,
J'ose encor te dicter ma volonté dernière.
Il faut vivre, et régner: le fils d'Amphiaraüs
Doit réparer ma vie à force de vertus.
Un moment de faiblesse, et même involontaire,
A fait tous mes malheurs, a fait périr ton père.
Souviens-toi des remords qui troublaient mes esprits;
* Souviens-toi de ta mère.... ô mon fils... mon cher fils...
C'en est fait...

ALCMEON.

Elle expire.... impitoyable père!
Sois content; j'ai tué ton épouse et ma mère.
Viens combler nos forfaits, viens la venger sur moi,
Viens t'abreuver du sang que j'ai reçu de toi.
Je renonce à ton trône, au jour que je déteste,
A tous les miens.... ta tombe est tout ce qui me reste.
Mânes qui m'entendez, dieux, enfers en courroux,
* Je meurs au sein du crime, innocent malgré vous!

NANINE,

OU

L'HOMME SANS PRÉJUGÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

En vers de dix syllabes.

Donnée, pour la première fois, en 1747.

PERSONNAGES

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.
LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.
LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.
NANINE, fille élevée à la maison du Comte.
PHILIPPE HOMBERT, Paysan du voisinage,
BLAISE, Jardinier.
GERMON, } Domestiques.
MARIN, }

La Scene est dans le Château du Comte d'Olban.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous, ni moi n'avons un coeur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable,

LA BARONNE.

Ne suis-jepas comme eux fort haïssable ?

LE COMTE.

Qui ? vous, madame ?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons ensemble;
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur.
Je parle bien ; et c'est avec douleur ;
Et je sais trop que votre ame inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage :
Vous différez, et qui differe outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote: bon!

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide! ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous!
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève, et qui choque mes yeux!
Ayez moins tort; ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère,
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever,
Goûter en paix, dans cet heureux asyle,
Les nouveaux fruits d'un noeud doux et tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l' ai dit, l'amour a deux carquois;

L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'ame,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans;
L'autre n'est plein que de fleches cruelles,
Qui, repandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'ame, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur:
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre coeur!
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas: oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux; la douceur charme l'ame.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai sans doute, et, pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique.
Me gouverner sans être tyrannique,

Et dans mon coeur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos ames,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est là leur lot; et pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître! vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du coeur?

LA COMTE.

Comment, madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très sûre.

LE COMTE.

Eh bien !

Si je l'aimais, apprenez donc, madame,
Que hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance;
Humilier ainsi votre naissance;
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur !

LE COMTE.

Dites, les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
Dans des blasons· je la veux dans le coeur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu ?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE

Vous êtes fou; quoi! le public, l'usage....

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme a ses ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, et d'une ame sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison: c'est ma mode, et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur.
Et l'homme doit agir d'après son coeur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.

Allez; aimez des filles de village,
Coeur noble et grand, soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE

Ah, juste ciel! que faut-il que je fasse?

SCENE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre jardinier,
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre grandeur...

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très volentiers; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie:
Et la future est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi! c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé !

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien ?

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais...non,
Pas tout-à fait; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre,

D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois, cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet : et sa vue
Etait troublée; elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui .. peste, l'on y voit clair.

LE COMTE, *à part.*

Blaise, va-t'en... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE, *à part.*

Ah! mon coeur est trop plein. Je me retire...
Adieu, madame.

SCENE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non; j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! si fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus; Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre:
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce que je vaux;
Mon corps, mon coeur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en serais aise,
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,
Tous deux ce soir je voudrais vous unir;
Je lui paierai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir! est-il possible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme:
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre?

LA BARONNE

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi! cet enfant-là.

SCENE IV.

LA BARONNE.

VIT-ON jamais une telle aventure?
Peut-on sentir une plus vive injure;
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le comte Olban rival d'un jardinier!
(à un laquais.)
Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un coeur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle;
Ah! c'est encore une douleur nouvelle!
J'espérerais, s'il se respectait moins,
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah! la voici: je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice!
A qui va-t-elle accorder la beauté?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez mademoiselle.

SCENE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout:
Mais s'ils ont dit, J'aime...ah! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée:
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un coeur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah ! j'enrage...
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet !

NANINE.

Il est intéressant :
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux : mais ce sont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail ..Sortez.
Allez chercher mes gants...Laissez...Restez.
Avancez-vous... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété,

Que si j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon ame.
Je vous devrais ma guérison, madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, et de l'esprit!
(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien: voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir, jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très digne de vous;
C'est un parti de tout point fort sortable:
C'est le seul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main!
Ce coeur si simple est devenu bien vain;
Mais votre audace est trop prematurée,
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colere,
Vous avez donc l'insolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux;
Renfermez-moi; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais:
J'y bénirai mon maître, et vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez moi, s'il se peut de moi-même;
Dès cet-instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ? et que viens-je d'ouïr ?
Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon coeur en a trop besoin.

LA BARONNE *avec un emportement de tendresse.*

Leve-toi ;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi,
Ma chère amie ! eh bien, je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah ! quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non ; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux...

NANINE.

Oh ! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur
Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste ;
Un bon couvent est un port assuré.

Monsieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute: il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes:
Sois prête au moins.

SCENE VI.

NANINE.

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant, je l'offense peut-être;
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce coeur peut s'abaisser:
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!

Mais, moi! mais, moi! je me crains encor plus;
Mon coeur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une ame au dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCENE VII.

LE COMTE, NANINE, un Laquais.

LE COMTE.

Holà! quelqu'un; qu'on reste à cette porte.
Des sièges, vite.
(il fait la révérence à Nanine, qui lui en fa une profonde.
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les coeurs domine:
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer,
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice:
J'aime ce coeur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu:
Vous avez trop relevé ma naissance;
Je vous dois trop; c'est par vous que je pense.

LE COMTE

Ah! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE

Je pense trop pour un état si bas;

Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée;
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des coeurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille:
Ma mère arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir!

LE COMTE.

Quoi! quel devoir? Ah! le votre est de plaire;
Il est rempli: le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat:
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut être irréparable.
(*se levant.*)
Ah! monseigneur! ah! mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,
Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grace?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE

Eh bien! pardon J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure:
Elle vous traita mal; mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter

De tous ses biens j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCENE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez... Quoi ! votre coeur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O ciel, c'en est donc fait!
(*elle sort.*)

SCENE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
He!

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complete
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ces gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon coeur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle ame a mon premier hommage:
Mais son état?... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas; je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume?... Eh bien! elle est cruelle,
Et la nature eut ses droits avant elle,
Eh quoi! rival de Blaise! Pourquoi non?
Blaise est un homme: il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et les desirs du monde,
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE.

Ah ! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos rafraîchit ses attraits :
Et moi, je vais, je cours : je veux écrire,
Je n'écris rien ; vainement je veux lire,
Mon oeil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir ;
Dans chaque mot, le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà ! quelqu'un ! qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps ?
Germon ! Marin !

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse !
Eh ! venez vîte ; il fait jour ; le temps presse :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh ! monsieur, quel lutin

Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh! oh! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne, et sage,
Valet de chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Creve tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris:
J'entends, j'entends; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole, et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre baronne avec fureur criera;
Très volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh! mais...quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui...au point du jour
Qui peut venir?...C'est ma mère, peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut-être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais, quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère:
N'importe: allons. Quand je devrais... mais non:
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête:
Amènez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah, juste Ciel!
On l'enlèvait. Quel jour! quel coup mortel!

Qu'ai-je donc fait? pourquoi ? par quel caprice ?
Par quelle ingrate et cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me declarer,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds, plus j'y pense.

SCENE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Quoi ! vous voulez vous dérober à moi !
Ah ! répondez, expliquez-vous, de grace.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne ; et ces purs sentimens,
Que vos vertus m'inspirent dès long-tems,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux ?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore,

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes voeux.

LE COMTE.

Ce serait vous? qu'entends-je? ah, malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue; oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon ame égarée...
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle! à qui donc?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE

Le digne choix!

NANINE.

Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah! Nanine! et de quoi?

NANINE.

D'avoir osé soulèver contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse:
Elle a raison; et j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.

J'ai craint ce tort ; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce coeur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, helas ! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*

Quels sentimens ! et quelle ame ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue !
A-t-elle craint de m'aimer ? ô vertu !

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux ;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous ;
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme ; il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentimens :
Son caractère est loin des moeurs du tems ;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre coeur ?
Vaut-il pas bien le couvent ?

NANINE.

Non, monsieur...,
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon coeur reconnaissant:
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes voeux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine:
Vous l'estimez; il est sous votre loi;
Il vous adore, et cet époux... c'est moi.
(*à part*.)
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
(*à Nanine*.)
Ah! parlez-moi; disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi! vous m'aimez?... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas:
Un tel hymen est toujours trop funeste;
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos ayeux...
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.

Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;
Formé par vous, ce coeur est votre ouvrage ;
Il en serait indigne désormais
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon ame
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non ; vous serez ma femme.
Quoi ! tout-à-l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans-doute.
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui,
Craindrais-je tant, si vous etiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez:..

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais Prévoyez...

LE COMTE.

Tout est prevu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez...

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCENE IV.

NANINE.

Ciel! est-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe:
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides voeux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,

Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir:
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir;
Non... Mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons, il faut écrire,
Il faut... Par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.
(*elle se met à écrire.*)

SCENE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais! elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours,*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec, vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Ça, je disais...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien; devant elle je n'ose
M'expliquer... là... tout comme je voudrais:
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon coeur.

BLAISE.

Oh ! parlez sans façon:
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vite, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage ?
Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;

Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne aussi ce paquet :
Monte à cheval pour avoir plutôt fait ;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant ;
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant !
Est-ce une dette ?

NANINE.

Elle est très avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée ;
Ecoute : Hombert est peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCENE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent ? quel message !
Il nous aurait aidé dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué:
Courons, courons.
(il met l'argent et le paquet dans sa poche ; il rencontre la baronne, et la heurte.)

LA BARONNE.

Eh, le butor !.... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le comte est-il bien en colère ?
Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste !

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message !

Donne, ou je romps soudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Ho, ho.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

(*elle décachette la lettre.*)

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée,
Elle n'a là qu'un chiffon de papier,
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse:
Courons.

SCENE VII.

LA BARONNE.

Lisons « Ma joie et ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur:
» Vous arrivez, quel moment pour mon coeur!
» Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre?
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'eblouir:

» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon coeur doit chérir ».
Ouais. Voilà donc le style de Nanine !
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la passion !
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah rusée, ainsi vous trompiez Blaise !
Vous m'enlèviez en secret mon amant.
Vous aviez feint d'aller dans un couvent ;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert ? fort bien, fripponne ;
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le coeur de Nanine
Etait plus bas que sa basse origine.

SCENE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentimens,
Homme au-dessus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels discours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison:
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les moeurs, le caractère,
Du digne objet qui vous a subjugué.
(*tandis que le comte lit.*)
Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli; l'affaire émeut sa bile...
Eh bien! monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
Oh le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, coeur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;
Il est prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCENE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit; vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Quoi, monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce coeur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous; comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(Il sort.)

SCENE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire: enfin nous l'emportons;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah! ça, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat,
Ont un coeur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus:
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:

Chacun s'égare ; et le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends ;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame ; il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien...que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû...
(à part.) *(à sa mère.)*
Philippe Hombert!...Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zele, ma tendresse...
(à part.)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée :
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée :
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.
(faisant une petite révérence à la baronne.)
Bon jour, madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom! la vieille bégueule!
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.

(elle sort.)

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vîte accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde:
D'y plus souper désormais dieu me garde!
Bavarde, moi! Je sais d'ailleurs très bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'est un grand point; il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre:
J'ai su cela de feu votre grand-père:
Il disait vrai, c'était un homme, lui:
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé
J'entends parler de nouvelle cuisine,

De nouveaux goûts ; on creve, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *rélisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? ce trait me désespère.
Eh bien, Germon ?

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse... Infidele !
Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi ! mon fils a le cervau perclus :
C'est sa baronne ; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! monsieur, elle a déja repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! madame, que l'on chasse :
Tout le château pleure de sa disgrace.

LA MARQUISE.

Vous la chassez ? je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline ?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle,
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal ; et j'ai très bien prédit :
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit,
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait mal-honnête.

LE COMTE.

Quoi ! seule, à pied, sans secours, sans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon-homme à vos gens se présente :
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;

Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon coeur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux se séparèrent:
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et frippone parfaite;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel frippon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires:
Enfin monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un tems.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était...

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez... O ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit
En tems et lieu de tout ce que j'ai dit.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop; il est tems de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, et dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon prèmier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi! du matin au soir...
Souffrir n'est rien; c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien mal avisé;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage:
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout: il me chasse aujourd'hui;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui;
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne!

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le coeur, et tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais par-tout avec vous m'établir:
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir;

Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre :
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée... et par qui !...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie :
Nous vous perdons... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie ?... Ah ! partons de ce lieu ;
Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...
(*elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le comte a l'ame un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCENE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien ! Nanine est donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'ame ravie.

GERMON.

Votre ame est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute ?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la Baronne allait dès ce matin :
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure ;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire ;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue ?

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière:
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon! je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.
(il fait un pas et revient.)
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au coeur peut-être.
On aime mieux son egal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCENE III.

LE COMTE.

Hélas! il a raison;
Il prononçait ma condamnation;
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'ame
Je me punis; la baronne est ma femme:
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable:
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi:

SCENE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme?
Elle est ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon:
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;

Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer ;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère ;
Laissez Nanine aller dans le couvent
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie!
Je m'y connais; on tente, on est tenté:
Le coeur a bien de la fragilité;
Les filles sont toujours un peu coquettes:
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez...

SCENE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE; MARIN, *en bottes*.

MARIN.

Enfin tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux chevaux: et vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante;
Tous les panneaux par Martin sont vernis:
Les diamans sont beaux, très bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE, *à part.*

Oui... mais pour qui?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent!
En revenant, j'ai revu le notaire;
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure;
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller;
Il prend trop mal son tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'ame,
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens:
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'ame dure.
Les orgueilleux ne prespèrent jamais.
(*à Marin*)
Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il sort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère: il a fallu vous rendre
Mes premiers soins; et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCENE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au paysan.*

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! monseigneur! écoutez-moi de grace:
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relèvez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à génoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! monseigneur, voilà ce que j'ai craint;
Voila le coup dont mon coeur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte;

Et les petits perdent bientôt leurs moeurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison: mais il trompe, et Nanine,
N'est point sa fille; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai, chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi, je considère
Les bons soldats; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'à ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'état,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les-moi bien tous, n' manquez pas.

LE PAISAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire

Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais sans appui comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué ; l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi ! quelle idée !

LE PAYSAN *à la Marquise.*

Hélas ! madame, non ;
Mais je suis né d'un honnête famille :
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grace, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

(*montrant la Baronne.*)

Je viens d'entendre, au discours de madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'ame ;

Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans sont un trop grand tresor;
Pour les tenir par un droit légitime;
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre:
Ils sont à vous; vous devez les reprendre:
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourse et le paquet.*)
Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le present s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendresse !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh ! dites donc votre nom ? Quel mystère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là ?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer !
J'ai fait un crime ; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.
(*il va lui-même à un de ses gens.*)
Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh, quel empressement ?

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant.
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies :
Mais dans le fond c'est un coeur généreux ;

Il est né bon ; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante ;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son coeur ?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire.
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel coeur de roche !

LA BARONNE

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon ame et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces noeuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine ; et, dès l'instant, je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions :
Que l'intérêt encor vous en revienne
Tout est à vous ; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout ; que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va je renonce à tes présens, à toi.
Traître ! je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles loix ;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(*elle sort.*)

SCENE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE

Non, il n'est point indigne non, madame,
Un fol amour n'aveugla point mon ame,
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi c'est d'en payer le prix.
C'est pour des coeurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la regle ordinaire:
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCENE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mère.*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement;
Mais qu'elle est belle! et comme elle a l'air sage!

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.*)
Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah, monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare
Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil; mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien! parlez: auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon coeur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous puissiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage:
Je ne veux plus commander qu'une fois;
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE, *à son père*.

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère;
Je vous ai vue embrasser votre père;
Ce qui vous reste en des momens si doux...
C'est...à leurs yeux... d'embrasser... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE, *à sa mère*.

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir .. je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils...

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les moeurs et le bien:
Elle a les moeurs; il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père:
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait:
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon coeur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

LE CAFÉ,

OU

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE.

Par Monsieur HUME; *traduite en Français par* JERÔME CARRÉ; *représentée à Paris au mois d'Août* 1760.

J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pu.

PERSONNAGES

MAITRE. FABRICE, tenant un Café avec des appartemens
LINDANE, Ecossaise.
LE LORD MONROSE, Ecossais.
LE LORD MURRAI.
POLLY, Suivante.
FREEPORT, qu'on prononce FRIPORT, gros Négociant de Londres.
FRELON, Ecrivain de feuilles.
LADY ALTON; on prononce Lédy.
Plusieurs Anglais qui viennent au Café.
Domestiques.
Un Messager d'Etat.

La scene est à Londres.

LE CAFÉ

OU

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*La scene représente un Café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le café* (1):

FABRICE, FRELON.

FRELON, *dans un coin ; auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.*

Que de nouvelles affligeantes! Des graces répandues sur plus de vingt personnes! aucunes sur moi!

(1) On a fait hausser et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre: la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille, et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

Cent guinées de gratification à un bas-officier, parcequ'il a fait son devoir; le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! Des places à des gens de lettres! et à moi rien! Encore, encore, et à moi rien! *(il jette la gazette et se promène.)* Cependant je rends service à l'etat; j'écris plus de feuilles que personne; je fais enchérir le papier.... et à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déja quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à medire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(au maître du café.)

Bon jour, M. Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien hors les miennes: j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frelon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit: on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le coeur bon, j'ai le coeur tendre ; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh, pardi! M. Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne, parcequ'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh ! non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu.....

FRELON.

Ha ! ha ! ha ! ha ! sa vertu ! ....

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte ; un domestique

en livrée qui porte une malle: c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

SCENE II.

LE LORD MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel! daigne m'y protéger......Infortuné que je suis!....On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monsieur toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très belle et très vertueuse.

FRELON.

Eh, oui, très vertueuse ! hé ! hé !

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude.... Que de peines !.... Y a-t-il quelque nouvelle interessante dans Londres ?

FABRICE.

M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus : il est très utile aux étrangers.

MONROSE, *en se promènant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(*il sort.*)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Mylord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point mylord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis : quel est votre emploi dans la maison ?

FRELON.

Je ne suis point de la maison, monsieur; je passe ma vie au café; j'y compose des brochures, des

feuilles; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRELON.

Monsieur, c'est un très bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCENE III.

FRELON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café,* MONROSE *avance sur le bord du théâtre..*

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière: une fille me reste, errante comme moi, misérable,

et peut-être déshonorée; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai, qui m'a persecuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans! car enfin je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom par l'arrêt qui me condamne en Ecosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*un de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien! tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON, *écrivant.*

Cela n'est pas vrai; la pièce ne vaut rien; l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'état est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'isle de Minorque.

MONROSE, *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire Le cinquième acte surtout a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant,*

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois ! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu !

FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi: sur tout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE.

Avec cette cohue ? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. *il se retire à part, et dit à Fabrice* :) Ecoutez, un mot: mylord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit: bon jour. Que la vie m'est odieuse! (*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer

là-haut: ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

SCENE IV.

FABRICE, POLLY, FRELON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly! mademoiselle Polly!

POLLY.

Eh bien qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie!

POLLY.

Hélas! je n'ose, car ma maitresse ne mange point: comment voulez-vous que je mange? nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie: quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

(*il sort.*)

FRELON, *se levant de sa table.*

Je vous suis, M Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse ? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY

C'est bien à vous. d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte.

FRELON.

Eh, de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter: vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRELON.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Assurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne point me recevoir, et que la suivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel-esprit, ennuyeux, et méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner !

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très' riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le

faste : elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime, et vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qe'elle ne fasse pas tant la fière: nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRELON.

J'ai par-tout des correspondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné; il y a donc quelque chose, et je suis le cher M. Frélon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc! cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi: vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous

sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise, de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes..... Ah ! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon ! (*il sort.*)

SCENE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

LINDANE.

Ah ! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un coeur de boue, dont la langue, la plume et les démarches, sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon coeur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais.....

LINDANE.

Il veut me voir ; et mylord Murrai n'est point venu, il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, madame; mais parceque mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens-toi sur-tout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde: je veux bien vivre de pain et d'eau; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris: je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas! ma chère maîtresse, on s'en apperçoit assez en me voyant: pour vous, ce n'est pas de même; la grandeur d'ame vous soutient: il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi, je maigris à vue d'oeil: depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance: je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le coeur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse: n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent: tu m'as aidée: il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail pré-

cieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler!

LINDANE.

Hélas! mylord Murrai n'est point venu! lui, que je devrais haïr! lui, le fils de celui ui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrai nous sera toujours funeste: s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien; personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de savoir quelque chose, pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite, il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en desert en Ecosse. Je serais deja partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en mylord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne; il est à Windsor: j'attends son retour. Mais, hélas! Murrai ne revient point. Je t'ai ouvert mon coeur;

songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; et si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère, et je veux rendre cette misère respectable. Mais, hélas! mylord Murrai ne viendra point!

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE, *avec une serviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... madame... mademoiselle... Je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler: vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le coeur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez

avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez pas dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour: ma chère dame, un peu de bonne chère: nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu?

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi: deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour; daignez permettre qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

LINDANE.

Je vous rends grace avec sensibilité; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE

Oh! je n'y tiens pas; vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il est deux heures, et mylord Murrai ne viendra point!

FABRICE.

Eh bien! madame, ce mylord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour: vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'est peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de

ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtresse, c'est mylady Alton, celle qui voulait épouser mylord ; je l'ai vue une fois rôder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en est fait ; je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(*elle rentre.*)

SCENE VII.

LADY ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras:*

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, madame ?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diablesse de femme !

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien! madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, madame? Quand mylord y est venu, il n'y est point venu en secret elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; et quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses moeurs, vous la respecteriez.

LADY ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh, quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON, *elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

Eh! qui peut frapper ainsi? et que vois-je?

LADY ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle?

LINDANE.

Hélas! madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux, mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi; mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, madame? et de quel droit venez-vous m'interroger? suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON.

Je suis votre partie: si mylord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidele, tremblez: renoncez à lui, où vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez: mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien! madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné: Ne le gardez pas au moins; il faut le rendre, ou je...

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu malheureuse!... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse ? et qu'est devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*elles sortent.*)

SCENE III.

LADY ALTON, FRELON.

LADY ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frélon*) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je sais qu'elle est Ecossaise, et qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothese.

LADY ALTON.

Comment, pédant ! une hypothese ?

FRELON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai elle est très mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlèver mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que, dans un tems de trouble, une Ecossaise qui se cache est une ennemie de l'état.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas ; mais je voudrais que la chose fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence ?

FRELON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet-de-chambre d'un premier commis du ministre; je pourrais même parler aux laquais de mylord votre amant; et dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionnée, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée; je supposerais même que le père est-ici. Voyez-vous, cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déja été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah ! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, où qu'il se brise. Tu as raison; une Ecossaise qui se cache, dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'état; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit : je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déja récompensé : je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens: le mensonge peut être vilain, mais la fiction

est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle: ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu ayes étudié à Saint-Omer (*). Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage; et lui, par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît; elle est décente; on la dit sage; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner (*à Fabrice, qu'elle apperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître; faisons la paix: vous êtes un honnête homme, vous; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

(1) Autrefois on envoyait plusieurs enfans faire leurs études au College de Saint-Omer.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le coeur.

SCENE V.

FREEPORT, *vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau;* FABRICE.

FABRICE.

Ah ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, monsieur Freeport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie (*au garçon du café.*) Hè, du chocolat, les papiers publics; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'état ?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? qui logez vous à présent ?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand chose ; frippons ou sots: voilà pour les trois quarts; et pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête; elle est belle, pauvre, et vertueuse: entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh! point; sa fierté est encore une vertu de plus; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le sache: elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer: il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte: quand elle s'en apperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut appaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison: enfin c'est un prodige de malheur, de noblesse, et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne, mais j'estime... Ecoutez: comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là elle m'amusera.

FABRICE.

Oh! monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un mylord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente: depuis quelque tems il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on se retire: je hais la cohue aussi-bien qu'elle: qu'on me la fasse venir; où est son appartement ?

FABRICE.

Le voici de plain pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse; où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*il pousse la porte et entre.*)

SCENE VI.

LINDANE, *paraissant tout effrayée*, POLLY, *la suit.* FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

Eh, mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas? Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, monsieur, si madame le permet.

(*Freeport s'assied près d'un table, lit la gazette, et jette un coup-d'oeil sur Lindane et sur Polly: il ote son chapeau et le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être; c'est que je suis très étonnée; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très connu; je m'appelle Freeport, loyal, négociant, riche; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi... ou sans moi. comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O ciel! quelle visite je reçois! Et mylord ne vient point! Cet homme bizarre m'assassine: je ne pourrai m'en défaire: comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela? Il faut bien s'asseoir.

(elle s'assied, et travaille à son ouvrage.)

(un garçon apporte du chocolat; Freeport en prend sans en offrir: il parle et boit par reprises.)

FREEPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à compliment; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme: vous êtes pauvre et vertueuse; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, monsieur?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue: il vous a trompé, monsieur; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière: je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous; est-ce que vous êtes fière aussi, vous?

POLLY.

Oh, l'original! l'original!

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chretien) de donner toujours le dixieme de ce que je gagne: c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement, point de reconnaissance; gardez l'argent et le secret.

(*il jette une grosse bourse sur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, *se lévant et se détournant.*

Je n'ai jamais été si confondue. Helas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, et à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le roi est venu en haute personne.* Eh, malotru!

qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monsieur...

FREEPORT.

Eh bien!

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du coeur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter: recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! madame, dans l'"état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde?

FREEPORT.

Et que veux-tu dire, toi? en quoi suis-je bizarre?

POLLY

Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune.

Monsieur, il ne faut plus dissimuler: nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service, vous l'avez su malgré elle: obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait mylord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, et j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très mal de refuser. Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous deshonorons point: congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui sait donner, et qui ne sait pas vivre, dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels prèsens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FREEPORT *toujours prenant son chocolat et lisant.*

Hem! que dit-elle là?

POLLY, *s'approchant de lui:*

Hélas! monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes, elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille....

FREEPORT.

Ah, ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille...?

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit; pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime:

oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie; vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne je reviendrai. Adieu, adieu: *(il tire sa montre.)* Mon tems se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance: mais sur-tout emportez votre argent et ne me me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! M. Fabrice! à mon secours! venez!

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, madame?

LINDANE, *lui donnant la bourse.*

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde; remettez-la-lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.*

Ah ! M. Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très grand besoin.

LINDANE

Non, cela n'est pas vrai. Ah, M. Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas, à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il servira sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le coeur me saigne; son état et sa vertu me pénetrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, madame; le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans la quelle il entre peut-être un peu de vanité; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; mylord,

ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale; il l'aime encore, sans doute: c'en est fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

POLLY

Elle paraît désespérée; helas! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien: une suivante a toujours des ressources; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié sa lettre.*

Je ne fais un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites vous?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort: je te recommande à lui; mes dernières volontés le toucheront. Va, (*elle l'embrasse.*) sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce coeur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtresse! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? quel dessein horrible! quelle lettre! Dieu me préserve de la lui rendre jamais! (*elle déchire la letre.*) Hélas! pourquoi ne vous êtes vous pas expliquée avec mylord? Peut-être que votre reserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux : je lui aurai déplu, sans doute : mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille ?

POLLY.

Quoi ! madame, ce fut donc le père de mylord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour Je devais détester le fils de Murrai ; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître ; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent...

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide ! M. Fabrice, à l'aide ! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, M le gentilhomme de là-haut, tout le monde !...

(*la femme et la servante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE, *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie !

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, et ne sont pas dangereuses: que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fut que de voir cette jeune personne en danger Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Ecosse?

FABRICE.

Oui, monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui, c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*il se promène.*)

On ne prononce point le nom de ma patrie que mon coeur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! Que de coups de poignards auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie!

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens; elle se porte très bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde. . oui... je le veux.

(il sort.)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra, sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison; une Ecossaise cachée ici dans ce tems de trouble! elle conspire contre l'état; elle sera enlevée, l'ordre est donné: ah! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de mylord; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de mylord, n'est il pas vrai?

ANDRE.

Oui, madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi?

ANDRE.

Non, madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRE.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien! ne m'aimait-il pas à la folie, quand il m'écrivait ?

ANDRE.

Oh! que non, madame; il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même, il ne dort ni ne mange; il court jour et nuit; il ne parle que de sa chère Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus ?

ANDRE.

Oui, madame.

LADY ALTON,

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi ?

ANDRE.

Oui, mais c'est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRE.

Ah! oui madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié. . mais cependant, comme elle n'était pas pour

vous, ne me décelez pas, dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRE.

Quel mal après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi!

(*il sort.*)

LADY ALTON *ouvre la lettre, et lit.*

Lisons. « Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane... » Il ne m'en a jamais tant écrit.. » il y'a deux jours il y a un siecle que je m'arrache » au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour » vos seuls intérêts: je sais qui vous êtes, et ce que » je vous dois: je périrai, ou les choses changeront. » Mes amis agissent; comptez sur moi comme sur « l'amant le plus fidele, et sur un homme digne » peut-être de vous servir ».

(*après avoir lu.*)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter elle est d'Ecosse; sa famille est mal intentionnée; le père de Murrai a commandé en Ecosse; ses amis agissent; il court jour et nuit; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi; et, si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secours.

SCENE II.

LADY ALTON, POLLY, LINDANE.

LADY ALTON *à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*

Mademoiselle, allez dire tout à l'heure à votre maîtresse, qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur (*avec emportement*), et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh, madame! nous ne craignons rien; mais votre physonomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADY ALTON.

Non; je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; Je vous offre un de mes chateaux sur les frontières d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez mylord

pour jamais, et qu'il ignore toute sa vie, votre retraite.

LINDANE.

Hélas! madame, c'est lui qui m'abandonne: ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon coeur vaut peut-être mieux; et, quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(*elle sort.*)

LADY ALTON, *seule.*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidele amant! passion funeste! je suffoque.

SCENE III.

FREEPORT, MONROSE, *paraissent dans le café avec* LA FEMME DE FABRICE, LA SERVANTE, LES GARÇONS DU CAFE, *qui mettent tout en ordre*, FABRICE, LADY ALTON.

LADY, ALTON, *à Fabrice.*

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent: c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, madame, nous souhaiterions....

LADY ALTON.

J'en suis fâché plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

(*elle sort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente!

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâchée que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait eté touché.

MONROSE.

Ah! j'ai d'autres affaires en tête... (*à part.*) Malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque: cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas

de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature: beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE, *à Fréeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi! non... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien! que trouvez-vous donc là d'admirable? (*il prend les gazettes.*) Ah! ah! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom! hom! le lord Falbrige mort?

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune! tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en suis fâché... « D'Edimbourg le 14 avril... On cherche par tout le lord « Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la « tête »

MONROSE.

Juste ciel! qu'entends-je! hem! que dites-vous? mylord Monrose condamné à...

FREEPORT.

Oui, parbleu, le lord Monrose... lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE *lit*.

(*froidement*) Oui, cela est vrai... (*à part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet Jacq, qui est dans un coin de la salle.*) Hé! va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit.. Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas fière, j'irais savoir comme elle se porte: elle est fort jolie, et fort honnête.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENTS, UN MESSAGER D'ETAT.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, monsieur; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, et des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecossaise nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecossaise qu'on arrête! et le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Helas! que deviendra ma fille infortunée? elle est peut-être ainsi la victime de mes mal-

heurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née ?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement: fi ! que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, M. le messager d'état.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frélon; cela va perdre ma maison... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien... Non, non, elle est très honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement, en prison, ou caution ; c'est la regle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, et rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes ?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment...M. le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait; je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille...au-

tant que je peux...mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très volontiers, très volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne pace pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Fréeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de tems que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort... Que fais-je ici!

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCENE VI.

MONROSE.

On arrête une jeune Ecossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernament! Je ne sais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, *appercevant Polly qui passe.*

Mademoiselle, une petit mot, de grace.. Etes-vous cette jeune et aimable personne née en Ecosse, qui...

POLLY.

Oui, monsieur, je suis assez jeune; je suis Ecossaise, et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh, non, monsieur; il y a si long-tems que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends ; c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé, je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

POLLY.

Oui, monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse ?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille.

POLLY.

Monsieur; ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille; que me demandez-vous là : pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel si long-tems impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse..! mais quelles vaines chimeres! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh! pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!.. hélas! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau : dix-huit ans?..

POLLY.

Oui, monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge.

MONROSE.

Dix-huit ans! et née dans ma patrie! et elle veut être inconnue! je ne me possède plus : il faut avec votre permission que je la voie, que je lui parle tout à l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous

voyez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son coeur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume: de grace, monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être: souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez: attendez encore quelques momens. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-tems à se remettre avant de recevoir une visite. Je vais à elle: je reviendrai à vous.

SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

Monsieur, n'y a-t-il personne là ?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon coeur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve,

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE, *se tournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais... je vous entendais à peine... Que faire! où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE

FABRICE; FRELON, *dans le café à une table* FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, M. Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquénter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux: quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles: mon café passera pour une boutique de poisons.

FREEPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, *à Frélon.*

Un frippon... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRELON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma reputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisaate réputation! celle d'un espion, d'un

mal-honnète homme (pardonnez si je répete ce qu'on dit) et d'un mauvais auteur !

FRELON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît: on peut attaquer mes moeurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez là vos écrits: savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentil-homme de là-haut d'être Ecossais.

FRELON.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez en plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT, *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre mylord.

FREEPORT.

Un mylord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais; il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecossaise : je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement : serviteur. Cette Ecossaise est belle et honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

LORD MURRAI, *pensif et agité;* FRELON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas;* FABBRICE, *s'éloignant un peu.*

LORD MURRAY, *à Fabrice, d'un air distrait.*

Je suis très aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très malade depuis qu'elle ne vous a vu; mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI, *à part.*

Grand Dieu protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés. Graces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. (*à Fabrice.*) Ami, laissez-moi parler en particulier à cet homme. (*En montrant.* Frélon.)

FRELON, *et Fabrice.*

Eh bien! tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE, *en sortant.*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, *à Frelon.*

Mon ami!

FRELON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?

LORD MURRAI.

Non: il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentil-homme venu d'Écosse; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du Ministre d'Etat.

FRELON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service sans le savoir: je ne regarde pas à l'intention; on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait: mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet

comme, et de Mademoiselle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand merci, Monseigneur. Tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent: je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, *seul un moment.*

Un vieux gentilhomme arrivé d'Écosse, Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il était possible que je pusse reparer les torts de mon père! si le ciel permettait...! Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de tems sans venir ici? deux jours entiers!... je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de mylord Monrose: les ministres étaient à Windsor; il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore: ma maîtresse me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je me serais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons: je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juste ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! malheureux que je suis! que m'as-tu dit? combien je suis coupable! que je vais tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte; jettons-nous à ses pieds: c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, mylord! gardez-vous-en bien; elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes!

LORD MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déja comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée! juste ciel! pourrais-tu faire que cet

homme fût ce que je desire qu'il soit? Et que se disaient-ils, Polly?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir; et comme ils s'attendrissaient, ce bon-homme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

SCENE IV.

LADY ALTON, LORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre incostance, de mon opprobre, et de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*) Quel contre-tems effroyable!

LADY ALTON.

Monstre, perfide!

LORD MOURRAI.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très loin de l'être; ce n'est pas mon caractere. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MOURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais:

quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh ! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens, je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les graces.

LADY ALTON.

Traître! tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre: mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle, je sais tout: des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout; et bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly ? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! madame arrêtez-vous; un mot; expliquez-vous, écoutez. .

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déja dit, un inconstant, un volage, un coeur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle sort.*)

SCENE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

Que prétend cette furie? que la jalousie est affreuse. O ciel! fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlèver ma chère Lindane, et cet étranger; que veut-elle dire? sait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement: je crois que je le suis aussi; et sans un gros homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire; mais le moyen de se taire avec vous?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ! quelle aventure ! et que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtressse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne : le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait ; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse, je cours chez le ministre ; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole Dis-lui bien que je m'éloigne parceque je l'adore.

(*il sort*)

POLLY, *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous, née dans le Locaber ! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentimens si nobles ! . . .

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes

malheurs; peut-être, si j'avais été élévée dans le luxe et la mollesse, cette ame, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, coeur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence: il est proscrit lui-même; on le cherche; je l'exposerais peut-être, si je me nommais. vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement; mais je ne vous connais pas: je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot férait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand dieu, qui avez pitié de moi! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténebres où je marche. O providence! ne t'arrête point dans tes bontés!

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant les yeux.*

Achève, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans, quand elle mourut dans mes bras de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment, et quel souvenir! Chère et malheureuse épouse!... fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnaitriez-vous ce portrait? (*il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? est-ce un songe! c'est le portrait même de ma mère: mes larmes l'arrosent, et mon coeur qui se fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine! où suis-je? Je tombe à vos genoux! Voici le premier instant heureux de ma vie.. O mon père! hélas! comment osez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice. Toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me restait un ami qui pouvait, par son crédit, me tirer de l'abyme où je suis, qui me l'avait promis; j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecosse, que ma tête y est à prix. C'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore: il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer mylord Murrai?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hasarde qu'un reste de jours déja proscrits.

LINDANE.

O fortune! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! Que faire? quel parti prendre? Ah! mon père!

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plandre que vous ne pensez. Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve. Ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez; votre voix pénetre mon coeur; je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous... oui, à tout.... Je suis prête à vous suivre: je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque isle affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai.... C'en est fait; partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à venger?

LINDANE

Cette vengeance me ferait mourir: partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien! l'amour paternel l'emporte: puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez

prête, et recevez encore mes embrassemens et mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus mylord Murrai; je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, mademoiselle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici; et il ne m'a point vue! c'est là le comble. O mon malheureux père! que ne suis-je partie plutôt!

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable mylady Alton...

LINDANE.

Quoi! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire! Peut-on plus indignement se voir outrager? Va sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, mademoiselle, écoutez-moi donc; je vous jure que mylord....

LINDANE.

Lui perfide ! c'est ainsi que sont faits les hommes ! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que mylord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son coeur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour je ne sais où je vais, je ne sais ce que je deviendrai; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien: reprenez vos esprits, ma chère maîtresse; on vous aime.

LINDANE.

Ah ! Polly, es-tu capable de me suivre ?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde : mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi; ne me parle point de mylord. Hélas quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentil homme que tu as vu avec moi...

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, et sois prête à partir.

pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et quoiqu'elle soit fière, comme je lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle : je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on ? Ne manquez pas de m'écrire....n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vivre reconnaissance ; et si jamais la fortune....

FREEPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très bien née. Je serais très aise de recevoir de vos lettres : n'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez ; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel ! autre infortune, autre humiliation : quoi ! Il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que mylord...et mon père...

FREEPORT, *à Fabrice.*

Oh ! qu'à cela ne tienne : quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie ; il ne faut point gêner les filles. Je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, mademoiselle, partez quand il vous

plaira : écrivez-moi ; revoyez-moi, quand vous reviendrez... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCENE II.

LORD MURRAI, ET SES GENS, *dans l'enfoncement ;* LINDANE, ET LES ACTEURS PRECEDENS, *sur le devant.*

LORD MURRAI, *à ses gens.*

Restez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expedie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE, *à Polly.*

Hélas ! en le voyant, je me sens déchirer le coeur.

FREEPORT.

Ce mylord-là vient toujours mal-à-propos: il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement, mais, après tout, que cela me fait-il ? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être : je vous dis que je n'aime

point...je vous verrai pourtant encore une fois: je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut: je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE, POLLY.

LORD MURRAI.

Enfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas: une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez! Quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas! c'est un bon homme; un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici long tems à ma rivale en dédaignant de me voir; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches: je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous; si, en revenant ici, j'ai

trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand dieu! moi, ne vous avoir pas écrit

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres : sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse; qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie

LINDANE.

Eh bien! vous me connaissez : vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a reduit à cet état que j'ai voulu vous cacher. Et vous, son fils! vous! vous osez m'aimer.

LORD MURRAI.

Je vous adore, et je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'est une justice de la Providence; mon coeur, ma fortune, mon

sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis : j'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

LORD MOURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! Vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer !

POLLY.

Vous ne partirez point, mademoiselle ; j'y mettrai bon ordre: vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, secondez-moi bien.

LORD MOURRAI.

Eh ! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles ?

LINDANE.

Mon père:

LORD MURRAI.

Votre père ? Et ! où est-il ? que veut-il ? que ne me parlez-vous ?

LINDANE.

Il est ici: il m'emmène; c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas, Il est ici ? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle: croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui même. (*en se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel! que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher: si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque tems.

LORD MURRAI.

Ah! que c'est avec regret! mais vous m'y forcez je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée! je ne vous abandonnerai jamais: cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir! après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgraces! avez-vous changé de dessein? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de tems le sentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable... je vous suivrai... mais, encore une fois, attendez quelque tems; accordez cette grace à celle qui vous dois des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, et vous les perdez: songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi : je n'y résiste plus : j'ai honte d'avoir tardé.... Cependant j'avais quelque espoir.... N'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah, malheureuse !

FREEPORT ET FABRICE *paraissant d'un côté, tandis que* MONROSE ET SA FILLE *parlent de l'autre.*

FREEPORT, *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre ; elles ne partiront point. J'en suis bien aise ; je m'accoutumais à elle ; je ne l'aime point ; mais elle est si bien née que je la voyais partir avec une espece d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espece de trouble.... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *à Freeport.*

Adieu, monsieur ; nous partons le coeur plein de vos bontés : je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous ; vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'approuve point cela ; vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRECEDENS ; LE LORD MURRAI, *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

Ah ! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni ; ô ciel ! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi ! verrai-je toujours ce maudit mylord? que cet homme me choque avec ses graces !

MONROSE *à sa fille, tandis que mylord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille ?

LINDANE.

Mon père, c'est... O ciel ! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand dieu! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs ! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE, *se jetant au-devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs.

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*il tire son épée.*)

LINDANE, *entre les bras de Polly.*

Cruel!... vous oseriez!...

LORD MURRAI.

Ouî, j'ose... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi. (*il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre !

LORD MURRAI.

Percez mon coeur d'une main, mais de l'autre prenez cet écrit, lisez, et connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grace ! le rétablissement de ma maison ! O ciel ! et c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ? Ah ! mon bienfaiteur !... (*il veut se jeter à ses pieds.*) Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah ! que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! et comment reconnaître tant de générosité ?

LORD MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT, *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

Fin du Tome huitieme.